



CONTES CHINOIS

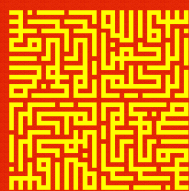
&

UNE NOUVELLE DE MARGUERITE YOURCENAR

Comment Wang fô fut sauvé



Oasisfle.com



1. Une perle.

Dans l'Antiquité, il y avait à l'Est de la cune grotte où habitait un Dragon de jade couleur d'argent, et à l'Ouest un bois touffu dans lequel se cachait un Phoenix d'or multicolore.

Ces deux voisins se rencontraient tous les matins à la sortie de leur maison. Un jour, l'un d'eux nageant dans l'eau, l'autre volant dans le ciel, ils arrivèrent sans s'en apercevoir à une île féérique. Par hasard, ils y découvrirent une pierre éblouissante. Le Phoenix d'or, très surpris, poussa un cri d'admiration :

- Comme elle est jolie !

Et le Dragon de jade, tout ravi, proposa à son ami :

- Tu veux qu'on la travaille en forme de perle ?

Ce dernier fut d'accord et ils se mirent à l'oeuvre. Le Dragon se servit de ses pattes et le Phoenix de son bec. Jour après jour, année après année, ils travaillèrent, et ce fut ainsi que peu à peu une perle brillante prit forme.

Le Phoenix puisa dans les monts féériques de la rosée qu'il versa sur la perle ; le Dragon alla chercher de l'eau claire dans la Voie lactée et en arrosa le trésor ; peu à peu elle se mit à jeter des étincelles.

Depuis, le Dragon de jade et le Phoenix devinrent de bons amis, car une même passion pour la perle les unissait. N'ayant plus envie de retourner chez eux, ils décidèrent de s'installer sur l'île pour bien garder leur trésor jour et nuit.

C'était vraiment une perle précieuse. Dans tous les endroits touchés par les feux qu'elle jetait tout devenait verdoyant, les fleurs s'épanouissaient, les paysages devenaient lumineux et pittoresques et la moisson était abondante.

Un jour, la Reine Mère d'Occident, en se promenant hors de son Palais aperçut par hasard cette perle, et aussitôt la voilà fascinée. A la faveur de la nuit, elle fit voler ce trésor pendant que le Dragon et le Phoenix dormaient, puis elle cacha la perle au fond d'un Palais fabuleux, protégée par neuf portes à neuf serrures.

Le lendemain matin, à leur réveil, les deux animaux, ne trouvant plus leur trésor, furent très inquiets. Le Dragon de jade parcourut toutes les grottes sous la Voie lactée, et le Phoenix d'or fouilla en détail tous les coins du mont fantastique, mais sans arriver à la retrouver. Comme ils étaient tristes ! Désormais, ils passèrent leurs jours et leurs nuits à chercher leur trésor perdu.

Ce jour-là, pour fêter l'anniversaire de la Reine Mère d'Occident, tous les immortels du ciel se rassemblèrent au Palais fantastique de la Reine Mère où elle allait offrir un "banquet de pêches d'immortalité". Objets de multiples souhaits de longévité et de bonheur éternel, la Reine Mère ne se sentit plus de joie. Soudain lui vint l'idée d'exhiber son trésor devant les immortels :

- Mes chers invités, dit-elle, je vais vous montrer une perle précieuse, un objet unique au monde !

Ce disant, elle détacha de sa ceinture les neuf clés, fit ouvrir les neuf portes du Palais, et en sortit la perle sur un plateau d'or, toute éblouissante. Les immortels présents se répandirent en louanges.

Tandis que les invités firent la fête, le Dragon de jade et son ami le Phoenix d'or continuaient à chercher leur perle. Attiré par les étincelles, le Phoenix appela le Dragon :

- Tiens, n'aperçois-tu pas les feux de notre trésor ?

La tête sortie de la rivière céleste, le Dragon de jade répondit :

- Mais oui, c'est bien lui. Allons le récupérer !

En suivant la lumière jetée par la perle, ils parvinrent jusqu'au Palais de la Reine Mère d'Occident, au moment où les immortels étaient penchés pour admirer la merveille. Le Dragon de jade se lança en avant en criant :

- Cette perle nous appartient ! le Phoenix d'or lui fit écho.

A ces mots, la Reine Mère se mit en colère :

- Taisez-vous, je suis la mère de l'Empereur Céleste de Jade, tous les trésors du ciel m'appartiennent !

Très indignés, le Dragon et le Phoenix crièrent ensemble :

- Cette perle n'est pas un produit naturel du ciel ni de la terre, elle est le fruit de notre travail de plusieurs années.

La Reine mère, saisie de fureur et de honte, protégea de la main le plateau d'or et ordonna aux généraux célestes de les chasser tout de suite du Palais.

Alors, le Dragon et le Phoenix se précipitèrent vers la perle, si bien que le plateau fut saisi par trois paires de mains qu'aucune ne voulait lâcher. C'est alors que le plateau qu'ils se disputaient perdit l'équilibre et que la perle roula jusqu'aux limites du ciel, puis tomba vers la terre.

Le Dragon de jade s'élança en l'air et suivit la perle de peur qu'elle ne se casse. Les deux amis, l'un volant, l'autre dansant en l'air, protégèrent tantôt à gauche, tantôt à droite leur trésor jusqu'à ce qu'il soit

tombé doucement sur la terre. Quand elle atteignit la terre, la perle se métamorphosa aussitôt en un lac limpide, qu'on appelle le lac de l'Ouest.

Trop amoureux de la perle pour la quitter, le Dragon de jade se changea en un mont majestueux et le Phoenix d'or, en une colline verte, qui la dominent, pour la protéger.

Dès lors, le mont du Dragon est toujours resté avec son ami la colline Verte du Phoenix aux abords du lac de l'Ouest.

C'est pourquoi les gens de la région chantent encore :

Le Lac de l'Ouest est une perle tombée du ciel,

Accompagnée par le Dragon et le Phoenix jusqu'à la rivière Qiantang.



2 Voilà pourquoi l'eau de la mer est salée.

Il y a fort longtemps vivaient en Chine deux frères.

Wang-l'aîné était le plus fort et brimait sans cesse son cadet. A la mort de leur père, les choses ne s'arrangèrent pas et la vie devint intenable pour Wang-cadet. Wang-l'aîné accapara tout l'héritage du père : la belle maison, le buffle, et tout le bien. Wang-cadet n'eut rien du tout et la misère s'installa bientôt dans sa maison.

Un jour, il ne lui resta même plus un seul grain de riz. Il ne pourrait pas manger, alors, il se résolut à aller chez son frère dut aller chez son frère aîné.

Arrivé sur place, il le salua et dit en ces termes :

-Frère aîné, prête-moi un peu de riz.

Mais son frère, qui était très avare, refusa tout net de l'aider et le cadet repartit.

Ne sachant que faire, Wang-cadet s'en alla pêcher au bord de la mer Jaune. La chance n'était pas avec lui car il ne parvint même pas à attraper un seul poisson.

Il rentra chez lui les mains vides, la tête basse, le cœur lourd quand soudain, il aperçut une meule au milieu de la route.

« Ça pourra toujours servir! », pensa-t-il en ramassant la meule, et il la rapporta à la maison.

Dès qu'elle l'aperçut, sa femme lui demanda :

-As-tu fait bonne pêche ? Rapportes-tu beaucoup de poisson ?

-Non, femme! Il n'y a pas de poisson. Je t'ai apporté une meule.

-Ah, Wang-cadet, tu sais bien que nous n'avons rien à moudre: il ne reste pas un seul grain à la maison.

Wang-cadet posa la meule par terre et, de dépit, lui donna un coup de pied. La meule se mit à tourner, à tourner et à moudre. Et il en sortait du sel, des quantités de sel. Elle tournait de plus en plus vite et il en sortait de plus en plus de sel. Wang-cadet et sa femme étaient tout contents de cette aubaine mais la meule tournait, tournait et le tas de sel grandissait, grandissait.

Wang-cadet commençait à avoir peur et se demandait comment il pourrait bien arrêter la meule. Il pensait, réfléchissait, calculait, il ne trouvait aucun moyen. Soudain, il eut enfin l'idée de la retourner, et elle s'arrêta.

A partir de ce jour, chaque fois qu'il manquait quelque chose dans la maison, Wang-cadet poussait la meule du pied et obtenait du sel qu'il échangeait avec ses voisins contre ce qui lui était nécessaire. Ils vécurent ainsi à l'abri du besoin, lui et sa femme.

Mais le frère aîné apprit bien vite comment son cadet avait trouvé le bonheur et il fut assailli par l'envie. Il vint voir son frère et dit :

-Frère-cadet, prête-moi donc ta meule.

Le frère cadet aurait préféré garder sa trouvaille pour lui, mais il avait un profond respect pour son frère aîné et il n'osa pas refuser.

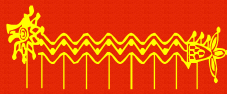
Wang-l'aîné était tellement pressé d'emporter la meule que Wang-cadet n'eut pas le temps de lui expliquer comment il fallait faire pour l'arrêter. Lorsqu'il voulut lui parler, ce dernier était déjà loin, emportant l'objet de sa convoitise

Il était très heureux, le frère aîné. Il rapporta la meule chez lui et la poussa du pied. La meule se mit à tourner et à moudre du sel. Elle moulut sans relâche, de plus en plus vite. Le tas de sel grandissait, grandissait sans cesse. Il atteignit bien vite le toit de la maison. Les murs craquèrent. La maison allait s'écrouler.

Wang-l'aîné prit peur. Il ne savait pas comment arrêter la meule. Il eut l'idée de la faire rouler hors de la maison, qui était sur une colline. La meule dévala la pente, roula jusque dans la mer et disparut dans les flots.

Depuis ce temps-là, elle continue à tourner au fond de la mer et à moudre du sel. Personne n'est allé la retourner.

Et voilà pourquoi l'eau de la mer est salée.



3.Tanabata : les amours malheureuses de Kengyu et Orihimé

Il était une fois un endroit qu'on appelait la voie lactée. La voie lactée séparait le monde en deux : d'un côté vivaient les hommes, de l'autre côté vivaient les dieux. A l'ouest, le monde des hommes; à l'est, le monde des dieux. Il n'y avait pas d'échanges entre les deux.

A l'est vivait un beau jeune homme appelé Kengyu. Il était vacher et passait son temps auprès de ses vaches. A l'ouest, dans le monde des dieux, vivaient des soeurs d'une grande beauté. Ces princesses tissaient toutes des étoffes superbes, mais celles de la plus jeune des soeurs, Orihimé, étaient d'une splendeur dépassant toute imagination. Kengyu et Orihimé vivaient ainsi de chaque côté de la vaste voie lactée.

Un jour où Kengyu promenait ses vaches, il traversa la voie lactée sans s'en rendre compte, et se retrouva de l'autre côté, à l'est. Au même moment, les princesses s'apprêtaient à se baigner dans la rivière; elles enlevèrent leur somptueux kimonos et entrèrent dans l'eau. Kengyu, ignorant qu'elles étaient des déesses, regarda les princesses prendre leur bain. Elles étaient toutes d'une grande beauté, mais le coeur de Kengyu fut chaviré par la plus jeune d'entre elles. Kengyu tomba amoureux de Orihimé au premier regard. Une des vaches, qui observait Kengyu, lui murmura :

« Kengyu, dérobe le kimono de cette jeune beauté! »

Kengyu obéit à la vache; il décrocha prestement le kimono de la branche à laquelle il était accroché et alla se cacher derrière un rocher. Les princesses ayant fini leur bain sortirent de la rivière et revêtirent leurs kimonos; mais seule la plus jeune des soeurs ne trouvait pas le sien. Elle dit à ses soeurs qui rentraient :

« Je vous rejoins dans un instant. »

Mais sans kimono, elle ne pouvait pas voler et resta donc là, toute nue et tremblante.

Elle entendit alors une voix, derrière elle :

« C'est moi qui ai pris ton kimono... En échange, j'ai une faveur à te demander. »

Orihimé se retourna et vit un jeune homme, qui lui tournait le dos.

« Epoque-moi. », lui dit-il.

« Je dois rentrer chez moi, de l'autre côté de la voie lactée. », répondit Orihimé.

Le jeune homme se tourna vers la princesse qui se tenait cachée derrière une roche.

« Epoque-moi. », dit-il encore une fois.

Orihimé, examinant Kengyu, sentit son coeur s'émouvoir. Il avait fière allure, et un si beau regard. Elle décida d'accéder à sa demande et de devenir sa femme. Mais elle pensa également, en elle-même :

« Une fois qu'il m'aura rendu mon kimono... »

Les années passèrent et Orihimé et Kengyu eurent deux enfants, une fille et un garçon. Orihimé ne rentra pas même une seule fois chez elle, à l'est de la voie lactée, chez les dieux. Ils vivaient heureux ensemble, avec leurs enfants.

Cependant, un jour la déesse du mont Konron apprit que Orihimé vivait chez les hommes, et avait même eu des enfants avec Kengyu. Cette nouvelle la mit très en colère; elle était jalouse de ce bonheur.

« Je ne permettrai pas cela; ramenez immédiatement Orihimé! » ordonna-t-elle. Elle envoya des serviteurs, qui ramenèrent de force la princesse dans le monde des dieux.

Kengyu et les enfants, restés seuls, étaient au désespoir et pleurèrent longtemps. Mais il ne sert à rien de rester à pleurer sans rien faire. Aussi un jour Kengyu prit-il une grande hotte, dans laquelle il installa les enfants, et la hotte sur le dos il partit vers l'est, au-delà de la voie lactée. Il marcha des jours et des jours, jusqu'à atteindre le bord de la voie lactée; mais chose étrange, là où aurait dû commencer la voie lactée, il n'y avait rien.

Où que Kengyu aille, la voie lactée se trouvait toujours plus loin. Afin de séparer Kengyu et Orihimé et de détruire leur amour, la déesse du mont Konron avait déplacé la voie lactée, pour qu'ils ne puissent pas se rencontrer. Kengyu et Orihimé versaient des larmes, de chaque côté de la voie lactée.

Kengyu et les enfants rentrèrent chez eux, lançant des regards pleins de tristesse vers la lointaine voie lactée. Ils continuaient de vivre dans la tristesse, quand un jour une vache qui les avait pris en pitié leur dit :

« Kengyu, quand je serais morte, fais une veste de mon cuir; si tu portes cette veste, tu pourras aller jusqu'à la voie lactée. »

La vache rendit l'âme à l'instant. Kengyu, qui comprit que la vache était morte pour qu'il puisse rencontrer Orihimé, pleura de reconnaissance. Utilisant le cuir de la vache, il fit immédiatement une veste, la mit et portant sur son dos les enfants dans la hotte, partit vers la voie lactée.

Lorsque Kengyu et les enfants arrivèrent au bord de la voie lactée, les étoiles brillaient de tous leurs feux et le paysage était superbe. Kengyu, tout à la joie de retrouver sa femme, était aux anges, les enfants criaient « Maman! ».

A ce spectacle, la déesse du mont Konron entra dans une terrible colère, et sépara la voie lactée en deux avec une épingle à cheveux, de façon à ce que Kengyu et les enfants ne puissent pas rejoindre Orihimé. De ce fait, la voie lactée enfla, enfla tellement qu'elle déborda. Kengyu et les enfants manquèrent de peu d'être emportés par les flots et de se noyer. Cependant, cela ne les fit pas renoncer.

« Papa, si nous puisons l'eau et vidons la voie lactée... nous pourrons la traverser et aller rejoindre Maman! »

Kengyu, ainsi que le proposaient les enfants, commença à puiser l'eau et écoper la voie lactée, puiser et écoper indéfiniment. Lorsque le père fut fatigué, sa fille le remplaça, lorsque sa soeur fut fatiguée, le frère la remplaça, à tour de rôle ils puisèrent et écopèrent sans relâche.



4. La déesse du mont Konron, voyant ceci, leur dit :

« Arrêtez de puiser l'eau de la voie lactée! A partir d'aujourd'hui, les enfants vivront à l'est, avec leur mère, dans le monde des dieux. Quant à toi, Kengyu, tu pourras rencontrer Orihimé le septième jour du septième mois de l'année. Une fois par an, une seule. Qu'il en soit ainsi! »

Kengyu s'inclina devant la volonté de la déesse du mont Konron et la remercia.

Depuis ce jour, chaque année, le sept juillet Kengyu et Orihimé se rencontrent au sommet de la voie lactée, et chaque année ont lieu des retrouvailles émouvantes.

De nos jours encore, l'été la voie lactée brille de tous ses feux, longue voie blanche dans le ciel. De chaque côté, brille une grosse étoile : Kengyu et Orihimé; à côté de Kengyu, brillent deux étoiles plus petites, ce sont les enfants.



5. Nüwa répare le ciel

De nombreuses années s'étaient passées depuis que Nüwa avait créé l'Humanité lorsqu'un grave événement se produisit.

Gonggong, le Dieu des Eaux, et Zhurong, le Dieu du Feu, guerroyèrent entre eux, bouleversant ciel et terre. L'Humanité fut alors menacée d'extermination.

Gonggong, Dieu capricieux et tyrannique, aspirait depuis longtemps à devenir le maître incontesté du monde. Zhurong, Dieu féroce et impitoyable, nourrissait la même ambition.

Gonggong avait sous ses ordres deux comparses, Xiangliu et Fuyou. Le premier, féroce et cupide, n'était pas beau à voir avec ses neuf têtes et son corps de serpent aux écailles vertes. Le deuxième n'était qu'une canaille sans scrupule, pourri par l'oisiveté. Gonggong avait encore un fils, aussi malveillant, ambitieux et malfaisant que son père. Fidèles en toutes occasions à leur maître Gonggong, ces trois chiens rampants se joignirent à lui dans sa lutte contre Zhurong.

C'est ainsi que Gonggong et ses trois compères vinrent un jour sur un grand radeau chercher querelle à Zhurong. Les vassaux fiers et arrogants s'élançèrent les premiers à l'attaque en soulevant raz-de-marée et ouragan contre Zhurong qui les attendait sur la rive.

Constatant que ses ennemis étaient plus nombreux que lui, Zhurong fit mine de ne pas pouvoir supporter l'assaut et de s'enfuir. Trompés par cette ruse, ses adversaires le poursuivirent jusque sur la rive. Zhurong fit alors volte-face et cracha force flammes et fumées sur ses ennemis qui se retrouvèrent cernés de tous côtés.

Xiangliu fut tué sur-le-champ. Fuyou, grièvement brûlé, brisa le cercle de feu et plongea dans le fleuve Huai, mais succomba finalement à ses blessures. Le fils de Gonggong, le moins compétent de la bande, paralysé de peur devant ce retournement de situation, fut coupé en deux par Zhurong. Quant à Gonggong, réalisant qu'il lui était impossible de résister plus longtemps après la perte de ses alliés, il fut contraint de prendre la fuite.

Humilié par cette défaite écrasante, l'orgueilleux et arrogant Gonggong devint fou de rage. Dans sa fureur, il donna de la tête contre le mont Buzhou qui se brisa sous la violence du choc. Or, le mont Buzhou n'était autre qu'une des quatre colonnes qui supportaient le ciel.

La colonne brisée, un pan de ciel s'effondra vers le nord-ouest et laissa un grand vide. La terre se fissura, les eaux jaillirent des profondeurs du sol ; fleuves, rivières, lacs et océans submergèrent le rivage et causèrent de graves inondations.

Les forêts prirent feu et les bêtes féroces sortirent de leur repaire pour s'attaquer aux hommes. Le monde était revenu au chaos originel décrit par les légendes...

Témoin du bouleversement créé par la colère de Gonggong, et faisant siennes les souffrances des êtres de sa création, Nüwa décida de réparer la voûte céleste endommagée afin de mettre fin aux calamités et sauver l'Humanité menacée d'extinction.

Nüwa réfléchit un instant, puis s'en alla ramasser dans les montagnes des pierres de cinq couleurs, les fit fondre au feu et en prépara un mortier pour boucher le grand trou céleste. Elle brûla ensuite des champs

entiers de roseaux et, avec les cendres, endigua les eaux des crues qui déferlaient. Enfin, elle s'attaqua aux fauves et aux rapaces échappés des forêts qui nuisaient partout aux êtres humains. Dans la plaine de Jizhou, Nüwa captura et mit à mort le Dragon noir, dévoreur d'hommes. Terrorisés par ce châtement, les fauves s'enfuirent dans les montagnes et n'osèrent plus s'attaquer à l'homme.

Bien que réparés, le ciel et la terre gardèrent néanmoins quelques traces de l'incident. Depuis cette époque, le ciel reste légèrement incliné vers le nord-ouest, et fait glisser vers l'occident le Soleil, la Lune et les étoiles, tandis que la terre, descendant en pente douce vers le sud-est, fait couler fleuves et rivières dans cette direction.

Heureusement, ce changement ne porta pas un coup fatal à l'Humanité. Il entraîna au contraire, grâce au cycle du Soleil, de la Lune et des étoiles, les quatre saisons de l'année ainsi que le jour et la nuit. Désormais, la terre entière fut irriguée, la végétation florissante, et les céréales poussèrent en abondance.

Ainsi, non seulement l'Humanité avait été sauvée, mais elle était devenue encore plus belle et plus prospère.

Ses exploits accomplis, Nüwa quitta les humains. Sur son char de foudre emporté par un Dragon, elle s'envola vers le neuvième ciel rendre compte de sa mission à l'Empereur Céleste.

Mais, contre toute attente, l'Empereur fut contrarié par son rapport. Maître de tout être vivant, l'homme ne manquerait pas, grâce à son intelligence, son habileté et son labeur, de transformer le ciel et la terre, de créer d'immenses richesses et de devenir finalement le maître incontesté de l'univers. Sa puissance divine ne sera-t-elle pas alors remise en question ? pensait l'Empereur.

Ne voulant pas exprimer ouvertement ses inquiétudes devant Nüwa, il se contenta de hocher froidement la tête.

- Ce qui est fait est fait ! Lâcha-t-il ; et il s'enferma dans le silence.

Nüwa ne voulait ni se glorifier de ses mérites, ni reconnaître qu'elle avait eu tort d'agir ainsi. Eprouvant une grande affection pour les êtres de sa création et ne songeant qu'à leur bonheur, elle se retira tranquillement pour mener une vie d'ermite.

Dans la mémoire des générations ultérieures, elle resta le symbole de la tendresse maternelle.



6. Nüwa créer l'Humanité

D'après la légende, la vie commença à prospérer après la création du Ciel et de la Terre par Pangu.

Un jour, la Déesse Nüwa vint se promener sur la Terre. Admirant l'éclat du Soleil, de la Lune et des étoiles, arpentant les majestueuses montagnes et les luxuriantes vallées où poussait une abondante végétation et vivaient toutes sortes d'animaux, Nüwa en fut toute réjouie. Néanmoins, elle sentit qu'il y manquait quelque chose. Il fallait sur la Terre un être vivant intelligent, capable de travailler, de dominer et de présider aux destinées de la nature. Sinon, quelque splendide que se montre la grande nature et quelque nombreux que soient les êtres vivants, la Terre resterait toujours morne et solitaire.

Poussée par son imagination, Nüwa s'accroupit et se mit à pétrir de la glaise et à modeler des figurines sur son propre modèle.

Au bout d'un moment, des petits êtres vifs et intelligents, capables de marcher et de parler, sortirent les uns après les autres de sa main. Fière de sa création, elle rassembla encore plus de boue et continua son jeu. Elle se trouva bientôt entourée d'une foule des deux sexes qui dansait et l'acclamait joyeusement. Elle en éprouva un bonheur immense.

Nüwa donna à ces petits êtres le nom d'homme, ce qui signifie, d'après le pictogramme chinois, « se tenir debout ». Pour que les êtres humains puissent occuper toute la Terre, elle travailla sans répit jusqu'à ce qu'elle fût brisée de fatigue. Mais la Terre était immense, et les êtres humains créés par Nüwa, qui ne représentaient qu'un nombre infime, eurent tôt fait de se disperser.

Plus tard, se sentant désœuvrée, elle attacha une pierre au bout d'une liane cueillie au hasard dans la montagne, et s'amusa à faire tourner la liane de telle façon que la pierre, en touchant la terre, projetât des parcelles de boue en l'air. Ce qui n'était qu'un jeu se transforma en prodige : Chaque éclaboussure de boue se transforma, en touchant terre, en autant de petites créatures pleines de vitalité. Grâce à cette méthode rapide, des milliers et des milliers d'êtres humains furent essaimés dans tous les coins du monde.

Afin de perpétuer l'humanité, Nüwa apprit aux hommes l'amour et le mariage, et les rendit procréateurs. Aussi Nüwa est-elle considérée depuis l'antiquité comme la "Déesse des entremetteuses".



7. Le rossignol

Vous savez qu'en Chine, l'empereur est un Chinois, et tous ses sujets sont des Chinois. Il y a de longues années, et justement parce qu'il y a très longtemps, je veux vous raconter cette histoire avant qu'on ne l'oublie. Le palais de l'empereur était le plus beau du monde, entièrement construit de la plus fine porcelaine - il fallait d'ailleurs y faire très attention.

Dans le jardin poussaient des fleurs merveilleuses; et afin que personne ne puisse passer sans les remarquer, on avait attaché aux plus belles d'entre-elles des clochettes d'argent qui tintaient délicatement. Vraiment, tout était magnifique dans le jardin de l'empereur, et ce jardin s'étendait si loin, que même le jardinier n'en connaissait pas la fin. En marchant toujours plus loin, on arrivait à une merveilleuse forêt, où il y avait de grands arbres et des lacs profonds. Et cette forêt s'étendait elle-même jusqu'à la mer, bleue et profonde. De gros navires pouvaient voguer jusque sous les branches où vivait un rossignol. Il chantait si divinement que même le pauvre pêcheur, qui avait tant d'autres choses à faire, ne pouvait s'empêcher de s'arrêter et de l'écouter lorsqu'il sortait la nuit pour retirer ses filets. "Mon Dieu! Comme c'est beau!", disait-il. Mais comme il devait s'occuper de ses filets, il oubliait l'oiseau. Les nuits suivantes, quand le rossignol se remettait à chanter, le pêcheur redisait à chaque fois: "Mon Dieu! Comme c'est beau!"

Des voyageurs de tous les pays venaient dans la ville de l'empereur et s'émerveillaient devant le château et son jardin; mais lorsqu'ils finissaient par entendre le Rossignol, ils disaient tous: "Voilà ce qui est le plus beau!" Lorsqu'ils revenaient chez-eux, les voyageurs racontaient ce qu'ils avaient vu et les érudits écrivaient beaucoup de livres à propos de la ville, du château et du jardin. Mais ils n'oubliaient pas le rossignol: il recevait les plus belles louanges et ceux qui étaient poètes réservaient leurs plus beaux vers pour ce rossignol qui vivait dans la forêt, tout près de la mer.

Les livres se répandirent partout dans le monde, et quelques-uns parvinrent un jour à l'empereur. Celui-ci s'assit dans son trône d'or, lu, et lu encore. À chaque instant, il hochait la tête, car il se réjouissait à la lecture

des éloges qu'on faisait sur la ville, le château et le jardin. "Mais le rossignol est vraiment le plus beau de tout!", y était-il écrit.

« Quoi? », s'exclama l'empereur. « Mais je ne connais pas ce rossignol! Y a-t-il un tel oiseau dans mon royaume, et même dans mon jardin? Je n'en ai jamais entendu parler! »

Il appela donc son chancelier. Celui-ci était tellement hautain que, lorsque quelqu'un d'un rang moins élevé osait lui parler ou lui poser une question, il ne répondait rien d'autre que: « P! » Ce qui ne voulait rien dire du tout.

« Il semble y avoir ici un oiseau de plus remarquables qui s'appellerait Rossignol! », dit l'empereur. « On dit que c'est ce qu'il y de plus beau dans mon grand royaume; alors pourquoi ne m'a-t-on rien dit à ce sujet? » « Je n'ai jamais entendu parler de lui auparavant », dit le chancelier. « Il ne s'est jamais présenté à la cour! »

« Je veux qu'il vienne ici ce soir et qu'il chante pour moi! », dit l'empereur. « Le monde entier sait ce que je possède, alors que moi-même, je n'en sais rien! »

« Je n'ai jamais entendu parler de lui auparavant », reedit le chancelier. « Je vais le chercher, je vais le trouver! »

Mais où donc le chercher? Le chancelier parcourut tous les escaliers de haut en bas et arpenta les salles et les couloirs, mais aucun de ceux qu'il rencontra n'avait entendu parler du rossignol. Le chancelier retourna auprès de l'empereur et lui dit que ce qui était écrit dans le livre devait sûrement n'être qu'une fabulation. "Votre Majesté Impériale ne devrait pas croire tout ce qu'elle lit; il ne s'agit là que de poésie!"

« Mais le livre dans lequel j'ai lu cela, dit l'empereur, m'a été expédié par le plus grand Empereur du Japon; ainsi ce ne peut pas être une fausseté. Je veux entendre le rossignol; il doit être ici ce soir! Il a ma plus haute considération. Et s'il ne vient pas, je ferai piétiner le corps de tous les gens de la cour après le repas du soir. »

« Tsing-pe! », dit le chancelier, qui s'empressa de parcourir de nouveau tous les escaliers de haut en bas et d'arpenter encore les salles et les couloirs. La moitié des gens de la cour alla avec lui, car l'idée de se faire piétiner le corps ne leur plaisait guère. Ils s'enquirent du remarquable rossignol qui était connu du monde entier, mais inconnu à la cour.

Finalement, ils rencontrèrent une pauvre fillette aux cuisines. Elle dit: « Mon Dieu, Rossignol? Oui, je le connais. Il chante si bien! Chaque soir, j'ai la permission d'apporter à ma pauvre mère malade quelques restes de table; elle habite en-bas, sur la rive. Et lorsque j'en reviens, fatiguée, et que je me repose dans la forêt, j'entends Rossignol chanter. Les larmes me montent aux yeux; c'est comme si ma mère m'embrassait! »

« Petite cuisinière, dit le chancelier, je te procurerai un poste permanent aux cuisines et t'autoriserai à t'occuper des repas de l'empereur, si tu nous conduis auprès de Rossignol; il doit chanter ce soir. »

Alors, ils partirent dans la forêt, là où Rossignol avait l'habitude de chanter; la moitié des gens de la cour suivit. Tandis qu'ils allaient bon train, une vache se mit à meugler.

« Oh! », dit un hobereau. « Maintenant, nous l'avons trouvé; il y a là une remarquable vigueur pour un si petit animal! Je l'ai sûrement déjà entendu! »

« Non, dit la petite cuisinière, ce sont des vaches qui meuglent. Nous sommes encore loin de l'endroit où il chante. »

Puis, les grenouilles croassèrent dans les marais. « Merveilleux! », s'exclama le prévôt du château. « Là, je l'entends; cela ressemble justement à de petites cloches de temples. »

« Non, ce sont des grenouilles! », dit la petite cuisinière. « Mais je pense que bientôt nous allons l'entendre! » À ce moment, Rossignol se mit à chanter.

« C'est lui, dit la petite fille. Ecoutez! Ecoutez! Il est là! » Elle montra un petit oiseau gris qui se tenait en-haut dans les branches.

« Est-ce possible? », dit le chancelier. "Je ne l'aurais jamais imaginé avec une apparence aussi simple. Il aura sûrement perdu ses couleurs à force de se faire regarder par tant de gens! »

« Petit Rossignol, cria la petite cuisinière, notre gracieux Empereur aimerait que tu chantes devant lui! »

« Avec le plus grand plaisir », répondit Rossignol. Il chanta et ce fut un vrai bonheur. « C'est tout à fait comme des clochettes de verre! », dit le chancelier. « Et voyez comme sa petite gorge travaille fort! C'est étonnant que nous ne l'ayons pas aperçu avant; il fera grande impression à la cour! » « Dois-je chanter encore pour l'Empereur? », demanda Rossignol, croyant que l'empereur était aussi présent.

« Mon excellent petit Rossignol, dit le chancelier, j'ai le grand plaisir de vous inviter à une fête ce soir au palais, où vous charmerez sa Gracieuse Majesté Impériale de votre merveilleux chant! »

"Mon chant s'entend mieux dans la nature!", dit Rossignol, mais il les accompagna volontiers, sachant que c'était le souhait de l'empereur.

Au château, tout fut nettoyé; les murs et les planchers, faits de porcelaine, brillaient sous les feux de milliers de lampes d'or. Les fleurs les plus magnifiques, celles qui pouvaient tinter, furent placées dans les couloirs. Et comme il y avait là des courants d'air, toutes les clochettes tintaient en même temps, de telle sorte qu'on ne pouvait même plus s'entendre parler.

Au milieu de la grande salle où l'empereur était assis, on avait placé un perchoir d'or, sur lequel devait se tenir Rossignol. Toute la cour était là; et la petite fille, qui venait de se faire nommer cuisinière de la cour, avait obtenu la permission de se tenir derrière la porte. Tous avaient revêtu leurs plus beaux atours et regardaient le petit oiseau gris, auquel l'empereur fit un signe.

Le rossignol chanta si magnifiquement, que l'empereur en eut les larmes aux yeux. Les larmes lui coulèrent sur les joues et le rossignol chanta encore plus merveilleusement; cela allait droit au coeur. L'empereur fut ébloui et déclara que Rossignol devrait porter au coup une pantoufle d'or. Le Rossignol l'en remercia, mais répondit qu'il avait déjà été récompensé: "J'ai vu les larmes dans les yeux de l'Empereur et c'est pour moi le plus grand des trésors! Oui! J'ai été largement récompensé!" Là-dessus, il recommença à chanter de sa voix douce et magnifique.

« C'est la plus adorable voix que nous connaissons! », dirent les dames tout autour. Puis, se prenant pour des rossignols, elles se mirent de l'eau dans la bouche de manière à pouvoir chanter lorsqu'elles parlaient à quelqu'un. Les serviteurs et les femmes de chambres montrèrent eux aussi qu'ils étaient joyeux; et cela voulait beaucoup dire, car ils étaient les plus difficiles à réjouir. Oui, vraiment, Rossignol amenait beaucoup de bonheur.

À partir de là, Rossignol dut rester à la cour, dans sa propre cage, avec, comme seule liberté, la permission de sortir et de se promener deux fois le jour et une fois la nuit. On lui assigna douze serviteurs qui le retenaient grâce à des rubans de soie attachés à ses pattes. Il n'y avait absolument aucun plaisir à retirer de telles excursions.

Un jour, l'empereur reçut une caisse, sur laquelle était inscrit: « Le rossignol ».

« Voilà sans doute un nouveau livre sur notre fameux oiseau! », dit l'empereur. Ce n'était pas un livre, mais plutôt une oeuvre d'art placée dans une petite boîte: un rossignol mécanique qui imitait le vrai, mais tout sertis de diamants, de rubis et de saphirs. Aussitôt qu'on l'eut remonté, il entonna l'un des airs que le vrai rossignol chantait, agitant la queue et brillant de mille reflets d'or et d'argent. Autour de sa gorge, était noué un petit ruban sur lequel était inscrit: « Le rossignol de l'Empereur du Japon est bien humble comparé à celui de l'Empereur de Chine. »

Tous s'exclamèrent: "C'est magnifique!" Et celui qui avait apporté l'oiseau reçut aussitôt le titre de « Suprême Porteur Impérial de Rossignol ».

"Maintenant, ils doivent chanter ensembles! Comme ce sera plaisant!"

Et ils durent chanter en duo, mais ça n'allait pas. Car tandis que le vrai rossignol chantait à sa façon, l'automate, lui, chantait des valse. « Ce n'est pas de sa faute! », dit le maestro, « il est particulièrement régulier, et tout-à-fait selon mon école! » Alors l'automate dut chanter seul. Il procura autant de joie que le véritable et s'avéra plus adorable encore à regarder; il brillait comme des bracelets et des épinglettes.

Il chanta le même air trente-trois fois sans se fatiguer; les gens auraient bien aimé l'entendre encore, mais l'empereur pensa que ce devait être au tour du véritable rossignol de chanter quelque chose. Mais où était-il? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre, en direction de sa forêt verdoyante.

« Mais que se passe-t-il donc? », demanda l'empereur, et tous les courtisans grognèrent et se dirent que Rossignol était un animal hautement ingrat. "Le meilleur des oiseaux, nous l'avons encore!", dirent-ils, et l'automate dut recommencer à chanter. Bien que ce fut la quarante-quatrième fois qu'il jouait le même air, personne ne le savait encore par coeur; car c'était un air très difficile. Le maestro fit l'éloge de l'oiseau et assura qu'il était mieux que le vrai, non seulement grâce à son apparence externe et les nombreux et magnifiques diamants dont il était serti, mais aussi grâce à son mécanisme intérieur. « Voyez, mon Souverain, Empereur des Empereurs! Avec le vrai rossignol, on ne sait jamais ce qui en sortira, mais avec l'automate, tout est certain: on peut l'expliquer, le démonter, montrer son fonctionnement, voir comment les valse sont réglées, comment elles sont jouées et comment elles s'enchaînent! »

« C'est tout-à-fait notre avis!", dit tout le monde, et le maestro reçut la permission de présenter l'oiseau au peuple le dimanche suivant. Le peuple devait l'entendre, avait ordonné l'empereur, et il l'entendit. Le peuple était en liesse, comme si tous s'étaient enivrés de thé, et tous disaient: « Oh! », en pointant le doigt bien haut et en faisant des signes. Mais les pauvres pêcheurs, ceux qui avaient déjà entendu le vrai rossignol, dirent: « Il chante joliment, les mélodies sont ressemblantes, mais il lui manque quelque chose, nous ne savons trop quoi! »

Le vrai rossignol fut banni du pays et de l'empire. L'oiseau mécanique eut sa place sur un coussin tout près du lit de l'empereur, et tous les cadeaux que ce dernier reçut, or et pierres précieuses, furent posés tout autour. L'oiseau fut élevé au titre de "Suprême Rossignol Chanteur Impérial" et devint le Numéro Un à la gauche de l'empereur - l'empereur considérant que le côté gauche, celui du coeur, était le plus distingué, et qu'un empereur avait lui aussi son coeur à gauche. Le maestro rédigea une oeuvre en vingt-cinq volumes sur l'oiseau. C'était très savant, long et remplis de mots chinois parmi les plus difficiles; et chacun prétendait l'avoir lu et compris, craignant de se faire prendre pour un idiot et de se faire piétiner le corps.

Une année entière passa. L'empereur, la cour et tout les chinois connaissaient par coeur chacun des petits airs chantés par l'automate. Mais ce qui leur plaisait le plus, c'est qu'ils pouvaient maintenant eux-mêmes chanter avec lui, et c'est ce qu'ils faisaient. Les gens de la rue chantaient: « Ziziiz! Kluckkluckkluck! », et l'empereur aussi. Oui, c'était vraiment magnifique!

Mais un soir, alors que l'oiseau mécanique chantait à son mieux et que l'empereur, étendu dans son lit, l'écoutait, on entendit un « cric » venant de l'intérieur; puis quelque chose sauta: "crac!" Les rouages s'emballèrent, puis la musique s'arrêta.

L'empereur sauta immédiatement hors du lit et fit appeler son médecin. Mais que pouvait-il bien y faire? Alors on amena l'horloger, et après beaucoup de discussions et de vérifications, il réussit à remettre l'oiseau dans un certain état de marche. Mais il dit que l'oiseau devait être ménagé, car les chevilles étaient usées, et qu'il était impossible d'en remettre de nouvelles. Quelle tristesse! À partir de là, on ne put faire chanter l'automate qu'une fois l'an, ce qui était déjà trop. Mais le maestro tint un petit discours, tout plein de mots difficiles, disant que ce serait aussi bien qu'avant; et ce fut aussi bien qu'avant.

Puis, cinq années passèrent, et une grande tristesse s'abattit sur tout le pays. L'empereur, qui occupait une grande place dans le coeur de tous les chinois, était maintenant malade et devait bientôt mourir. Déjà, un

nouvel empereur avait été choisi, et le peuple, qui se tenait dehors dans la rue, demandait au chancelier comment se portait son vieil empereur.

« P! », disait-il en secouant la tête.

L'empereur, froid et blême, gisait dans son grand et magnifique lit. Toute la cour le croyait mort, et chacun s'empressa d'aller accueillir le nouvel empereur; les serviteurs sortirent pour en discuter et les femmes de chambres se rassemblèrent autour d'une tasse de café. Partout autour, dans toutes les salles et les couloirs, des draps furent étendus sur le sol, afin qu'on ne puisse pas entendre marcher; ainsi, c'était très silencieux. Mais l'empereur n'était pas encore mort: il gisait, pâle et glacé, dans son magnifique lit aux grands rideaux de velours et aux passements en or massif. Tout en haut, s'ouvrait une fenêtre par laquelle les rayons de lune éclairaient l'empereur et l'oiseau mécanique.

Le pauvre empereur pouvait à peine respirer; c'était comme si quelque chose ou quelqu'un était assis sur sa poitrine. Il ouvrit les yeux, et là, il vit que c'était la Mort. Elle s'était coiffée d'une couronne d'or, tenait dans une main le sabre de l'empereur, et dans l'autre, sa splendide bannière. De tous les plis du grand rideau de velours surgissaient toutes sortes de têtes, au visage parfois laid, parfois aimable et doux. C'étaient les bonnes et les mauvaises actions de l'empereur qui le regardaient, maintenant que la Mort était assise sur son coeur.

« Te souviens-tu d'elles? », dit la Mort. Puis, elle lui raconta tant de ses actions passées, que la sueur en vint à lui couler sur le front.

« Cela je ne l'ai jamais su! », dit l'empereur. « De la musique! De la musique! Le gros tambour chinois », cria l'empereur, « pour que je ne puisse entendre tout ce qu'elle dit! »

Mais la Mort continua de plus belle, en faisant des signes de tête à tout ce qu'elle disait.

« De la musique! De la musique! », criait l'empereur. « Toi, cher petit oiseau d'or, chante donc, chante! Je t'ai donné de l'or et des objets de grande valeur, j'ai suspendu moi-même mes pantoufles d'or à ton cou; chante donc, chante! »

Mais l'oiseau n'en fit rien; il n'y avait personne pour le remonter, alors il ne chanta pas. Et la Mort continua à regarder l'empereur avec ses grandes orbites vides. Et tout était calme, terriblement calme.

Tout à coup, venant de la fenêtre, on entendit le plus merveilleux des chants: c'était le petit rossignol, plein de vie, qui était assis sur une branche. Ayant entendu parler de la détresse de l'empereur, il était venu lui chanter réconfort et espoir. Et tandis qu'il chantait, les visages fantômes s'estompèrent et disparurent, le sang se mit à circuler toujours plus vite dans les membres fatigués de l'empereur, et même la Mort écouta et dit: « Continue, petit rossignol! Continue! »

"Bien, me donnerais-tu le magnifique sabre d'or? Me donnerais-tu la riche bannière? Me donnerais-tu la couronne de l'empereur?"

La Mort donna chacun des bijoux pour un chant, et Rossignol continua à chanter. Il chanta le tranquille cimetière où poussent les roses blanches, où les lilas embaument et où les larmes des survivants arrosent l'herbe fraîche. Alors la Mort eut la nostalgie de son jardin, puis elle disparut par la fenêtre, comme une brume blanche et froide.

« Merci, merci! » dit l'empereur. "Toi, divin petit oiseau, je te connais bien! Je t'ai banni de mon pays et de mon empire, et voilà que tu chasses ces mauvais esprits de mon lit, et que tu sors la Mort de mon coeur! Comment pourrais-je te récompenser? »

"Tu m'as récompensé!", répondit Rossignol. "J'ai fait couler des larmes dans tes yeux, lorsque j'ai chanté la première fois. Cela, je ne l'oublierai jamais; ce sont là les bijoux qui réjouissent le coeur d'un chanteur. Mais dors maintenant, et reprend des forces; je vais continuer à chanter!"

Il chanta, et l'empereur glissa dans un doux sommeil; un sommeil doux et réparateur!

Le soleil brillait déjà par la fenêtre lorsque l'empereur se réveilla, plus fort et en bonne santé. Aucun de ses serviteurs n'était encore venu, car ils croyaient tous qu'il était mort. Mais Rossignol était toujours là et il chantait. « Tu resteras toujours auprès de moi!, dit l'empereur. Tu chanteras seulement lorsqu'il t'en plaira, et je briserai l'automate en mille morceaux. »

« Ne fait pas cela », répondit Rossignol. « Il a apporté beaucoup de bien, aussi longtemps qu'il a pu; conserve-le comme il est. Je ne peux pas nicher ni habiter au château, mais laisse moi venir quand j'en aurai l'envie. Le soir, je viendrai m'asseoir à la fenêtre et je chanterai devant toi pour tu puisses te réjouir et réfléchir en même temps. Je chanterai à propos de bonheur et de la misère, du bien et du mal, de ce qui, tout autour de toi, te reste caché. Un petit oiseau chanteur vole loin, jusque chez le pauvre pêcheur, sur le toit du paysan, chez celui qui se trouve loin de toi et de ta cour. J'aime ton coeur plus que ta couronne, même si la couronne a comme une odeur de sainteté autour d'elle. Je reviendrai et chanterai pour toi! Mais avant, tu dois me promettre! »

« Tout ce que tu voudras! », dit l'empereur. Il était debout dans son costume impérial, qu'il venait d'enfiler, et tenait sur son coeur le sabre alourdi par l'or. « Je te demande de ne révéler à personne que tu as un petit oiseau qui te raconte tout. Alors, tout ira mieux ! »

Puis, Rossignol s'envola.

Les serviteurs entraient pour voir leur empereur mort. Ils étaient là, debout devant lui, étonnés.

Et lui leur dit, simplement : « Bonjour! »



8. Le roi des singes

Il y a longtemps, en haut de la Montagne aux Mille Fleurs, il y avait un rocher magique, qui se cassa un jour et donna naissance à un oeuf de pierre. Et de l'oeuf sortit le Singe de Pierre, qui alla vivre avec les autres singes.

Un jour, les singes trouvèrent une cascade, et aucun d'entre eux n'eut le courage de passer derrière pour explorer, sauf le Singe de Pierre. Et il y trouva un pays merveilleux. Les singes vinrent y vivre et nommèrent le Singe de Pierre roi des singes, par reconnaissance. Mais un jour, il s'inquiéta de la mort, et décida de partir en quête de l'immortalité.

Il voyagea pendant dix ans, et finit par arriver en radeau sur un rivage où vivait un sage qui connaissait le secret de l'immortalité, et il se fit accepter comme disciple du patriarche Sudobhi, qui lui donna le nom de Sun Wu-k'ung, le singe qui comprend la vacuité. Grâce à sa très grande intelligence, il apprit rapidement les secrets de Sudobhi, les soixante-douze transformations, et comment voler dans les airs sur les nuages, et enfin le secret de l'immortalité. Mais le singe se vantait de son savoir auprès des autres disciples, et un jour Sudobhi le chassa et lui interdit de faire savoir qu'il était son disciple.

Le singe s'en moquait bien. Il rentra chez lui sur un nuage et fit savoir à son peuple qu'il avait réussi. Puis il se rendit compte qu'il commençait à devenir vraiment puissant et commença à se préparer à la guerre, au cas où. Il alla voler des armes, mais si son peuple apprit à s'en servir, aucune ne lui convenait. Il décida d'aller prendre une arme magique au dragon qui vivait au fond du lac, et prit d'autorité un bâton magique qui avait servi à niveler le fond de la mer et changeait de taille à volonté, et une armure complète. Le roi des dragons fut furieux et envoya une plainte au ciel.

Sun Wu-k'ung devint ami avec les chefs des démons et ils firent serment de fraternité. Mais un jour, il se réveilla dans le royaume de la mort. Il se plaint, disant qu'il était immortel et qu'il ne devrait pas être là. Comme on refusait de le laisser repartir en prétextant qu'on avait du confondre avec quelqu'un qui portait le même nom et qu'il fallait attendre le Roi de la Mort, il menaça les bureaucrates du royaume des morts et les força à le rayer de la liste des morts ainsi que tous ceux qui avaient un nom qui lui ressemblait, puis il retourna sur terre.

Le dirigeant du Ciel, l'empereur de Jade, reçut un jour les plaintes du roi des dragons et du roi de la mort concernant le roi des Singes, et il se facha. Mais l'un de ses serviteurs, l'Astre de la longévité, lui proposa plutôt de donner au roi des singes un poste mineur au ciel, afin de le calmer, de l'occuper et d'éviter une guerre. C'est ainsi que Sun Wu-k'ung reçut et accepta le titre de palefrenier céleste, qu'il pensait être très honorifique. Mais un jour, il apprit comme ce poste était bas et se révolta contre l'empereur de Jade. Et il demanda le titre de Grand Sage, l'Égal du Ciel.

L'empereur de jade, vraiment furieux cette fois, envoya contre lui le Céleste roi Li et son fils Natha. Et Li envoya son général, l'Esprit des Eclaircissements, mais le singe le vainquit sans peine, lui et toute son armée. Puis Natha y alla en personne, mais le singe le vainquit lui aussi, grâce à son bâton et à ses pouvoirs de transformation.

Ce fut encore l'Astre de la Longévité qui proposa un arrangement à l'amiable, c'est à dire créer un titre officiel de Grand Sage, Égal du Ciel, sans salaire mais sans obligations, pour faire plaisir au singe. Ce qui fut fait. Sun Wu-k'ung était très fier. Pour qu'il ne s'ennuie pas, on lui proposa de s'occuper des pêches de l'empereur de Jade, mais il les mangeait en cachette.

Un jour, la reine du Ciel voulut organiser un banquet de pêches, mais elle n'invita pas Sun Wu-k'ung. Il l'apprit alors qu'on venait chercher les pêches dans le verger et se mit en colère. Alors il entra en plein milieu du banquet sous une fausse identité, but une grande partie du vin et vola le reste, et, ivre, se gointra d'elixir d'immortalité. Puis il se rendit compte de ce qu'il avait fait et que l'empereur de jade n'allait pas jtre content... Alors il rentra chez lui.

Cette fois-ci c'était la guerre, et les armées de l'empereur de Jade se battirent contre une horde de guerriers que le singe avait créés par magie, mais ne purent rien contre Sun Wu-k'ung lui-même. Alors Kuan-yin, déesse de la compassion, suggéra d'aller chercher Erh-lang le dieu de la vérité, pour combattre le roi des singes en combat singulier. Ehr-Lang était lui aussi maître des transformations, et il réussit à capturer le singe avec l'aide de Li, Natha, Kuan-yin, et du patriarche de la Voie.

Ils essayèrent de sissoudre le singe dans un four, mais comme il avait appris l'immortalité, rayé son nom de la lliste des morts et bu l'elixir d'immortalité, cela ne lui faisait pas grand-chose... Quand ils ouvrirent la porte, le croyant mort, il s'enfuit à nouveau, et cette fois-ci, Ehr-lang ne put le rattraper. Il fallut aller chercher Bouddha lui-même, qui emprisonna Sun Wu-k'ung sous la montagne des cinq éléments...



9. Le rêve de Tao

Dans un petit village de Chine, pas très loin de la ville de Nankin, vivait un jeune homme du nom de Tao. Il était très pauvre mais malgré sa pauvreté, il était de nature généreuse et toujours prêt à aider son prochain. Personne ne s'adressait jamais à lui en vain.

Un jour, alors que le soleil brillait déjà très haut dans le ciel, Tao, qui dormait sur une paille sur l'ombre d'un arbre, fut réveillé assez brutalement par un inconnu. Surpris, il ouvrit les yeux et vit devant lui un homme tout de gris vêtu.

« Réveille-toi, Tao », lui dit l'inconnu. « La reine t'attend ! »
« La reine ? », s'étonna Tao. « Mais je ne connais pas de reine ! »

« Elle, en revanche, te connaît », poursuivit l'homme en gris, « Et elle m'a envoyé te chercher de toute urgence. Viens, suis-moi ! »

« Mais qui êtes-vous donc ? », demanda Tao au messager. « Je ne vous ai jamais vu ! »

L'inconnu haussa les épaules :

« A quoi cela pourrait-il t'avancer de m'avoir déjà vu et de savoir qui je suis ? La reine a besoin de ton aide. Tu es bien Tao, celui qui ne refuse jamais son aide à personne ? »

Tao n'osa plus poser de question. Il replia rapidement sa paillasse et suivit l'inconnu.

Ils marchèrent un long moment et à l'instant où il croyait atteindre les dernières maisons du village, il découvrit devant lui une ville immense dont toutes les maisons, massées les unes contre les autres, présentaient une forme assez étrange, qui lui sembla vaguement familière.

L'inconnu pénétra dans l'une d'elles, plus vaste et somptueuse que les autres. Tao le suivit.

Ils arrivèrent dans une salle immense, où une femme de très belle était assise sur un trône majestueux. Elle portait dans les cheveux un diadème, qui scintillait de mille feux.

« Merci d'être venu » murmura-t-elle. « Mon royaume court un grand danger et tu es le seul à pouvoir le sauver. »

Tao se courba dans un profond salut.

« Ce sera un honneur pour moi, Votre Majesté », balbutia-t-il.

« Je vais te présenter à ma fille » poursuivit la reine d'une voix douce. « Je considère tous mes sujets comme mes propres enfants, mais je tiens à ma fille bien plus qu'à moi-même. »

Tao crut entendre des milliers de clochettes d'or, et une jeune fille, également très belle entra dans la pièce.

Son visage était pâle comme le lys et ses cheveux de jais coulaient en cascade le long de son dos. L'air infiniment triste, elle alla s'asseoir à côté de la reine, sur une chaise en or.

A peine venait-elle de s'installer qu'une dame de la cour entra, toute essoufflée en hurlant :

« Le Monstre ! Le Monstre ! »

La reine se leva.

« Voilà le malheur dont je viens de te parler. je t'en supplie, Tao, aide ma fille. Elle a pour mission de reconstruire une capitale mais sans toi, jamais, elle n'y parviendra. »

Tao, sans hésiter une seconde, prit la jeune fille par la main et, ensemble, ils quittèrent le palais discrètement. Pendant des heures, ils coururent sans prendre le temps de retrouver leur souffle. Ils empruntèrent mille et une petites rues tortueuses et parvinrent finalement dans le village de Tao. Là, ils purent souffler un peu.

« Comme il fait calme, ici », soupira Fleur de Lotus, car c'est ainsi que la jeune princesse s'appelait.

« Nous sommes loin de tout un danger, à présent, dit Tao ».

« Où allons-nous bâtir la nouvelle capitale, demanda la princesse ? »

« Une capitale ? », demanda Tao, qui n'avait pas très bien compris lorsque la reine lui parlait dans son palais.

« Mais je ne pourrai jamais construire une capitale. C'est impossible ! Je ne suis qu'un pauvre paysan. Je n'ai ni pouvoir ni argent. »

La princesse le regarda et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

« Mais tu es pourtant bien Tao, celui qui est toujours prêt à aider son prochain », gémit-elle. « Toi seul est capable de le faire... »

"Non, je... ", S'apprêtait-il à dire lorsqu'il s'éveilla.

Il avait dû dormir longtemps, car le soleil se trouvait maintenant fort bas sur l'horizon. Bien qu'éveillé, Tao entendait encore la voix suppliante de Fleur de Lotus qui semblait s'éloigner.

En vérité, c'était un essaim d'abeilles. Elles semblaient perdues et tournaient en tous sens autour des fleurs du jardin.

« Pauvres bêtes », pensa Tao. « Elles n'ont pas de ruche ! Je vais leur en faire fabriquer une. »

Et il se rendit immédiatement chez un charpentier.

Je me demande d'où peuvent bien venir toutes ces abeilles ?, pensa-t-il, lorsqu'il vit que les insectes acceptaient avec empressement leur nouveau refuge.

Il partit se promener dans le village. Arrivé à hauteur de la dernière maison, il découvrit dans un jardin une ruche abandonnée.

« J'ai trouvé des abeilles chez moi », dit-il à l'homme qui vivait là. « Ne sont-elles pas à vous ? »

« C'est possible », répondit l'homme.

« Elles ont dû fuir », ajouta-t-il en ôtant le couvercle de la ruche.

Comme il se penchait, il y découvrit un serpent :

« Oh ! Le monstre de mon rêve ... ! », se dit-il.

De retour chez lui, Tao installa dans son jardin toute une série de belles ruches semblables. De tous les côtés

des abeilles arrivèrent. Elles se mirent à butiner ses fleurs et lui offrirent tellement de miel en échange de sa protection que Tao, le généreux, devint bientôt riche.



10. Le miroir des fées célestes

Avez-vous déjà entendu parler du palais de Brocart ? Mais si, bien sûr, c'est le palais des deux fées célestes qui tissent tout le long du jour, les nuages, pour l'empereur du Ciel. Vous vous tromperiez bien si vous les croyiez heureuses de leur sort car les deux fées s'ennuient à mourir dans leur palais. Un jour d'ailleurs, elles se sont sauvées. Écoutez plutôt...

Ce jour-là, c'était l'anniversaire de l'empereur du Ciel et tous ses serviteurs étaient occupés aux préparatifs d'un grand festin. Les employés célestes s'amusaient dans les salles impériales et la garde de la porte du Sud, celle par laquelle on descend sur la terre, buvait joyeusement à la santé de l'empereur et sombrait peu à peu dans une somnolence béate. Les deux fées célestes étaient restées seules.

Dans leur merveilleux palais, elles s'ennuyaient de vivre constamment dans la béatitude, de boire tous les jours du nectar et de tisser tous les jours un nuage en forme d'enclume et sept nuages blancs moutonneux. Leurs jours se ressemblaient comme un neuf ressemble à un autre neuf et nos deux fées s'ennuyaient, s'ennuyaient à mourir.

« Tu sais, petite sœur, » soupirait la plus jeune, « je préférerais m'en aller et descendre sur la terre plutôt que de continuer à m'ennuyer ici. Les hommes ne connaissent pas leur bonheur ! Tant de travail, et toujours du nouveau, ça me plairait tellement ! »

« A moi aussi, » continua l'aînée, « et si tu voyais leurs montagnes et leurs rivières qui serpentent ! Que c'est beau ! Rien de pareil dans ce palais ennuyeux. Et si nous nous sauvions ? »

Le chemin n'est pas long de la pensée à l'acte. Les deux fées célestes se mirent en route et, sur la pointe des pieds, tout doux, tout doux, elles se faufilèrent jusqu'à la porte du Sud qui conduisait à la terre. Les gardes dormaient profondément. Les deux jeunes filles se glissèrent dehors furtivement.

« Maintenant, petite sœur, » proposa la cadette, « nous allons nous séparer. Tu iras vers le Sud, et moi vers le Nord. Et lorsque nous aurons trouvé un être en détresse, nous resterons pour l'aider. »

Ainsi se séparèrent les deux fées. Et tout se passa comme l'avait dit la plus jeune. Toutes deux rencontrèrent deux vieilles femmes solitaires et usées et restèrent à les aider. Bientôt, elles perdirent leur teint transparent et devinrent toutes roses. Elles se plaisaient beaucoup sur la terre. Jamais plus elles ne pensaient au ciel.

Mais rien n'est éternel, hélas. Cent ans avaient passé sur la terre, cent ans, ce qui fait exactement sept jours au ciel. Les festivités avaient pris fin et l'empereur Céleste commença à chercher les deux jeunes filles. Mais en vain, elles étaient introuvables. « Où sont-elles donc passées, » gronda l'empereur. « Voilà un moment qu'il n'a pas plu et j'aurais besoin qu'on me tisse au plus vite un nuage d'orage. » Et l'empereur fit chercher les deux fées. Les serviteurs revinrent bientôt pour lui apprendre que la porte du Sud était ouverte et que les deux jeunes filles s'étaient probablement sauvées.

C'est un comble ! » S'écria l'empereur. « Qu'on me les ramène au plus vite ! Sinon, j'enverrai sur la terre une sécheresse abominable ! »

Alors les messagers célestes descendirent sur la terre à la recherche des deux fées. Ils les trouvèrent enfin. Mais les jeunes filles ne voulaient pas rentrer. Pourtant, il fallut bien se rendre ! Pouvait-on désobéir à un ordre de l'empereur du Ciel ? Tête baissée, les yeux pleins de larmes, les deux fées reprirent le chemin du ciel.

En arrivant devant la porte du Sud, la plus jeune dit :

«Petite sœur, je crois que je mourrai de regret si je ne peux plus regarder le monde en bas ! »

L'aînée hochait la tête en soupirant, puis elle dit :

«J'ai une idée. Jetons nos miroirs. Ainsi, quand nous regarderons en bas, nous y verrons se refléter le monde entier. »

Alors les deux jeunes filles sortirent leurs miroirs de leurs larges manches et les jetèrent en bas. Les miroirs descendirent en scintillant, ils tournèrent un instant avec de petits sifflements et tombèrent sur la terre où ils se transformèrent en deux lacs enchantés dont les eaux limpides reflétaient les montagnes, les forêts, les collines et les hommes. Et savez-vous où sont ces deux lacs ? L'un est en Chine, c'est le Grand Lac Occidental, et l'autre au Vietnam, à Hanoi.



11. La victoire de Huangdi

La Civilisation Chinoise a pris sa source dans le bassin du Fleuve Jaune. Irrigué par ce fleuve puissant et ses innombrables affluents, ce bassin est depuis l'Antiquité une région très fertile. Sur les deux rives du fleuve s'étendent de grandes plaines cultivées, des forêts touffues et des pâturages verdoyants. Le climat était alors plus humide qu'aujourd'hui. On trouvait toutes sortes d'animaux et même des éléphants.

Les ancêtres des Chinois chassaient, faisaient paître leurs troupeaux et cultivaient la terre. Courageux et intelligents, ils vivaient heureux et prospères. La Chine et son peuple étaient gouvernés en ce temps-là par l'Empereur Huangdi (l'Empereur Jaune), l'un des ancêtres de notre nation. En fait, c'était aussi un Dieu intelligent et courageux.

Outre sa demeure céleste, Huangdi avait aussi une capitale sur Terre, dans les monts Kunlun de la Chine occidentale. Là s'élevaient de magnifiques Palais et de splendides jardins suspendus. L'Empereur se nourrissait du meilleur riz et buvait l'eau claire de l'Étang de Jade.

Huangdi avait une physionomie particulière. Avec ses quatre visages, il était capable de regarder en même temps dans toutes les directions. Ainsi pouvait-il observer le monde entier et diriger facilement son peuple.

Ordinairement Huangdi habitait dans sa demeure céleste ou dans ses Palais occidentaux. Cependant préoccupé par la vie de son peuple, il venait souvent sur Terre pour lui venir en aide.

En ces temps reculés, bateaux et véhicules n'existaient pas. Aussi ne pouvait-on traverser fleuves et rivières, et les habitants de chaque rive ne se fréquentaient guère. De même, sans véhicules, les gens devaient voyager à pied et ne pouvaient pas aller très loin. Huangdi leur apprit à couper de grands arbres et à en évider le tronc pour fabriquer des bateaux. Il leur apprit aussi à fabriquer des véhicules à deux roues qui pouvaient parcourir une centaine de li par jour. Les moyens de transport du peuple se virent ainsi grandement facilités.

A cette époque, on n'avait pas non plus de méthode pour désigner les années. On savait seulement que la température alternait du chaud au froid et vice versa, que les hommes naissaient, grandissaient et mouraient, sans jamais connaître leur âge. Huangdi désigna alors les années selon un cycle sexagésimal, par la combinaison des dix Troncs célestes avec le douze Rameaux terrestres. Ainsi naquit la chronologie primitive. Elle s'avéra très utile pour la vie quotidienne du peuple et la production.

Huangdi demanda également à ses fonctionnaires Can Jie et Ling Lun de créer les idéogrammes et d'élaborer une échelle musicale à douze notes. Avec Qi Bo, Huangdi écrivit le Huangdi Neijing (Classique de l'Interne),

premier traité de médecine chinoise. Huangdi apprit aussi aux hommes l'architecture et l'utilisation d'ustensiles ménagers. De fait, Huangdi était bien différent des autres Empereurs soi-disant Fils du Ciel se succédant depuis l'Antiquité.

Dans le monde, il y a toujours eu de bonnes et de mauvaises gens. Une année, dans le sud de la Chine, le démon céleste Chiyou fit son apparition. Chiyou avait une tête humaine, quatre yeux, six bras et des sabots de boeuf. Contrôlant le sud, il se livrait à tous les crimes inimaginables. Ses quatre vingt un frères et ses serviteurs étaient aussi cruels que lui.

Chiyou s'était d'abord emparé des terres du sud grâce à ses complicités. Exploitant le peuple, lui et ses comparses abusaient tyranniquement de leur pouvoir. Puis leur ambition grandit et ils attaquèrent le nord. Partout sur leur passage, hommes, femmes, vieillards et enfants étaient massacrés sans pitié, le bétail pillé, les maisons et les récoltes détruites. Là où Chiyou passait, l'herbe ne repoussait pas.

Lorsque Huangdi prit conscience de la situation, il décida de mettre fin à ces carnages et de tuer Chiyou...

Chiyou et ses complices occupaient alors la région de Zhuolu, au nord du Huanghe. Huangdi conduisit sans attendre ses armées à l'attaque. L'Empereur avait à ses ordres des généraux intrépides, comme le général Zhao Ying, chargé spécialement de la garde du jardin de Huangdi.

C'était un dieu céleste à visage humain, corps de cheval et peau de tigre. Il était très vaillant et portait aussi deux ailes sur son dos qui lui permettaient de voler comme un oiseau.

Le général Li Zhu, chargé, de la garde de l'arbre aux fruits de jade, avait trois têtes et un regard perçant qui ne laissait rien échapper. Il pouvait garder les yeux ouverts jour et nuit. Personne ne pouvait l'approcher.

Il y avait aussi d'autres généraux, comme Chi Gou, Xiang Wang, Shen Tu, Yu Lei, ainsi que le fils de Huangdi, Miao Long, et son petit fils Shi Jun. Chacun détenait un pouvoir magique différent. Pour lutter contre Chiyou et ses complices, Huangdi demanda encore l'aide d'un grand nombre d'ours, de lions et de tigres.

Cependant, Chiyou n'était pas disposé à reculer. Chaque côté combattait avec acharnement. La plaine de Zhuolu était noyée dans la poussière et le ciel semblait devoir s'écrouler à tout moment.

A la suite d'une contre-attaque vigoureuse des armées de Huangdi, Chiyou et ses complices furent obligés de reculer. C'est alors que Chiyou brisa l'encerclement, ouvrit son énorme bouche en levant la tête, et cracha une brume épaisse.

En un clin d'oeil, le brouillard couvrit toute la plaine. Le ciel s'obscurcit et la terre plongea dans les ténèbres. Les armées de Huangdi se trouvèrent désorientées.

Huangdi fit appeler à la hâte son fonctionnaire Feng Bo qui contrôlait le vent céleste. Celui-ci ouvrit tout grand son sac de vent. La tempête souffla trois jours et trois nuits. mais le pouvoir de Chiyou était très grand, le brouillard très épais, et le vent, aussi fort fût-il, ne put le disperser. Les armées de Huangdi se déplaçaient tout le temps et hésitaient sur le chemin à prendre. La situation devenait grave.

Huangdi mit alors à profit ses connaissances astronomiques. Sachant que la Grande Ourse était toujours orientée dans la même direction, il inventa un char capable d'indiquer à tout moment le chemin à suivre. Une figurine en bois s'y tenait debout et, quelle que soit la direction prise, le bras droit de la statue indiquait toujours le Sud. Grâce à ce char, les armées de Huangdi purent se diriger dans la brume épaisse et briser l'encerclement ennemi.

Chiyou commença à paniquer. Pour contre-attaquer les troupes de Huangdi sans leur laisser le temps de se ressaisir, il envoya contre elles les démons de la forêt et des montagnes, Chi Mei et Wang Liang. Chi Mei était un démon à figure humaine et à corps d'animal. Il poussait des cris terribles. Wang Liang était un nain aux longues oreilles, avec des yeux rouges, de longs cheveux et une peau noire et rouge. Il était horrible à voir.

Mais Huangdi connaissait leur faiblesse : Ils craignaient le cri du Dragon. Alors Huangdi demanda à ses armées de souffler dans des trompes imitant le cri du Dragon. les démons n'osèrent pas s'approcher.

Comment vaincre Chiyou ? Huangdi eut l'idée de fabriquer un immense tambour pour soutenir le moral de ses armées. Il savait que dans la Mer Orientale se dressait le Mont Liupo. Là vivait la bête Kui.

Kui ressemblait à un énorme boeuf sans corne à la peau brune. Il avançait en sautillant sur son unique patte. Quand il sortait de la mer, une bourrasque s'élevait et une pluie torrentielle s'abattait sur les flots. Son cri ressemblait au tonnerre et ses yeux brillants lançaient des éclairs.

Avec la peau de Kui et les os du démon de la foudre, on fabriqua un énorme tambour et des baguettes. Quand on battait le tambour, la terre et les montagnes tremblaient. On pouvait l'entendre à cinq cents li à la ronde.

Le combat reprit. On frappa le tambour, et la terre et les montagnes frémirent. Les troupes de Huangdi se jetèrent sur l'ennemi. Devant l'attaque soudaine des armées de Huangdi, les troupes de Chiyou furent frappées de stupeur et n'osèrent plus avancer. Obligé d'aller de l'avant, Chiyou se trouvait dans l'impasse. Alors il arma ses six mains de deux lances, deux arcs et deux épées, et ses deux pieds de lances. Il était si féroce que personne ne pouvait l'approcher.

Après neuf assauts consécutifs, Huangdi n'était toujours pas arrivé à le vaincre. Il décida alors d'appeler Ying Long à la rescousse. Yin Long était un grand animal qui pouvait faire jaillir des trombes d'eau de sa bouche et renverser d'un seul coup de queue des milliers de soldats ennemis. Il se plaça devant les troupes de Chiyou, ouvrit toute grande sa bouche et lança sur elles des flots tumultueux.

Chiyou et ses soldats ne pouvaient plus tenir debout. Mais Chiyou avait le pouvoir d'invoquer la pluie et le vent. Il monta au ciel et poussa un cri qui souleva un ouragan. Une pluie torrentielle s'abattit sur les armées de Huangdi. Empêtrés dans la boue, les soldats étaient en mauvaise posture. Huangdi dut faire appel à sa fille Nü Ba des monts Xikunzi.

Nü Ba était la Déesse de la sécheresse et elle pouvait faire cesser cette pluie. Partout sur son passage, elle dégagait une chaleur brûlante, dispersait les nuages et arrêtait la pluie. En temps ordinaire, Huangdi la consignait dans les monts Xikunzi du Nord-Ouest et lui interdisait d'en sortir. Cette fois-ci, elle put utiliser sans restriction son pouvoir magique.

Elle s'infiltra dans les troupes de Chiyou, et la chaleur de son corps brûla Chiyou et ses soldats. Paniqué, Chiyou recula à la hâte. Profitant de cette occasion, Huangdi avança à la vitesse de l'éclair et trancha la tête de Chiyou d'un seul coup.

Le combat était terminé. Huangdi avait remporté la victoire finale. Chiyou mort, son corps disparut. Il ne resta plus sur la terre qu'une immense tête, avec une bouche ouverte comme l'entrée d'une caverne. Cette tête rappela à Huangdi que le démon Chiyou s'appelait aussi Tao Tie, ce qui signifie "le sanguinaire".



12. La princesse des glycines

Lu-Lung est une toute petite cité, située au pied d'une très haute montagne, dans la Chine lointaine. La ville est tellement petite que tout le monde s'y connaît. Les maisons sont tellement proches les unes des autres, qu'en hiver, lorsqu'il gèle à pierre fendre, on a réellement l'impression qu'elles se protègent du froid les unes les autres.

Dans la ville de Lu-Lung vit depuis très très longtemps une pauvre veuve. La femme a un fils. Un garçon superbe qu'elle a appelé Wang, le nom que portait déjà son grand-père. Dans la ville de Lu-Lung, personne n'est aussi fort ni aussi courageux que Wang. Sans rien en dire, toutes les femmes envient la pauvre veuve

d'avoir un fils aussi fort et aussi courageux.

Wang et sa mère mènent une vie paisiblement heureuse si ce n'est la présence dans la maison d'à côté de l'usurier Yu. Ils sont constamment ennuyés par lui. Le vieil homme est malade de jalousie devant la force et la jeunesse de Wang et il ne rate aucune occasion pour tourmenter le jeune homme et sa mère. Sans cesse, il leur fait des remarques désobligeantes. Bien sûr, c'est de la méchanceté gratuite mais au fil des jours, les remarques commencent à peser sur Wang et sa mère.

Un soir alors que Wang est assis dans le jardin devant la maisonnette, Yu demande à la veuve :

-« Comment se fait-il que ton fils vive toujours chez toi ? Il me semblait que les jeunes de son âge étaient mariés depuis bien longtemps. Sans doute, les jeunes filles de Lu-Lung ne sont pas assez bien pour lui et il attend une princesse... »

La veuve très digne ne toise avant de lui répondre :

- « Après tout, pourquoi pas ? Ton idée n'est pas si bête en somme. Wang est le jeune homme le plus beau et le plus courageux de toute la région. Une princesse ferait certainement une bonne affaire en l'épousant! »

L'usurier se met à rire et dit :

- « Dans ce cas, il risque d'attendre très longtemps. Dans la région, il n'y a pas de princesse! » mais fort en colère et dépit, il rentre chez lui en claquant la porte de son logis.

La veuve se demande bien pourquoi un vieil homme peut être encore aussi méchant. S'il était plus gentil, il serait sans aucun doute plus heureux et tout le monde l'aimerait... Elle regarde son fils avec des yeux emplis de tendresse et lui dit :

- « C'est vrai dans le fond ! Je suis certaine qu'une princesse serait très heureuse avec toi ! »

Wang sourit :

- « Le voisin a raison : il n'y a pas de princesse dans la région. Et, puis, si j'en trouvais une, comment pourrions-nous l'accueillir dans cette petite maison? »

Wang se lève et prend gentiment sa maman par l'épaule.

-« Viens », dit-il, « Rentrons. Il est inutile de rêver. Jouons plutôt une part de dominos. »

Les années passent. Rien de bien important n'arrive dans la vie de Wang et de sa mère. Le garçon devient de plus en plus beau et de plus en plus fort, mais ne parle toujours pas de se marier. Sa mère est hantée par les paroles du vieil usurier et ne peut que soupirer. Il lui semble parfois que son fils attend vraiment une princesse qui accepte de l'épouser...

Un jour, alors que Wang est en train d'étudier dans sa chambre, il entend un bruit inattendu. Il regarde vers la statuette de Bouddha qui trône dans la pièce et aussitôt, la porte s'ouvre et un délicieux, un enivrant, un subtil parfum de glycine envahit les lieux. Dans l'embrasure de la porte, se tient une très jeune femme. Elle porte un kimono de couleur mauve de la même couleur que ses yeux et que les rubans qui nouent ses longs cheveux noirs. A son cou, brille un collier de perles éclatantes et, sur ses mains très blanches, scintillent des saphirs et des diamants. Wang n'en croit pas ses yeux. Il pense qu'il rêve. Il doit être tombé endormi alors qu'il étudiait. Son imagination surexcitée lui joue un tour...

La jeune femme s'avance vers lui et dit d'une voix cristalline :

- « Non, Wang, tu ne rêves pas. Je suis la princesse de la Forêt des Glycines et je suis venue jusqu'ici pour te dire que je veux t'épouser. »

Gêné, le jeune homme ne sait pas quoi répondre. Il sent les murs de sa chambre qui se rétrécissent. Lui devient minuscule face à tant de beauté. Il regarde désespérément son mobilier sans valeur. Il ne possède même pas le moindre cadeau à offrir à la princesse en signe de bienvenue... La seule pièce de valeur qui lui appartient est le jeu de dominos en ivoire. C'est là sa seule richesse. Il le dépose aux pieds de la jolie visiteuse qui se met à battre des mains de joie en ouvrant la petite boîte laquée.

« Tu aimes donc jouer aux dominos ? », demande-t-elle toute à la fois ravie et surprise et tout aussitôt, elle dispose les pièces sur la petite table et invite Wang à venir s'asseoir auprès d'elle pour disputer une partie. Le jeune homme, bon joueur, a bien du mal à se concentrer. Son regard est sans cesse attiré par sa trop belle partenaire!

-« J'ai gagné ! », s'exclame celle-ci peu après en arborant un très large sourire. « Je dois reconnaître que je n'ai jamais affronté un aussi redoutable adversaire. Lorsque nous serons mariés, nous nous mesurerons chaque jour aux dominos! »

- « Donc... », balbutie Wang avec beaucoup d'efforts, « donc, vous parliez sérieusement lorsque vous disiez

que vous vouliez m'épouser? »

La princesse acquiesce en souriant et Wang ajoute d'un air désespéré :

-« Mais où irons-nous habiter? Je n'ai pas d'argent pour acheter une maison! »

La jeune femme claque des doigts et une servante entre et dépose aux pieds de Wang un coffret rempli de pièces en or.

- « Tu devras attendre la prochaine pleine lune pour construire notre maison », lui dit la princesse. « A ce moment, je reviendrai pour célébrer nos noces. Aujourd'hui, je ne puis m'attarder davantage. »

Wang ne peut détacher ses yeux du coffret et des pièces. Il ne voit pas la princesse suivie de sa servante qui quitte la pièce.

Je dois avoir rêvé pense Wang en regardant autour de lui. Non, le coffret contenant les pièces d'or sont toujours devant lui et sa boîte de dominos a disparu.

- « Maman! », crie Wang « Je vais épouser une vraie princesse! »

Le jeune homme raconte à sa mère ce qui lui est arrivé.

- « Mais tu as là un véritable trésor! » dit la veuve en contemplant le coffret. « Jamais je n'ai vu autant d'argent de ma vie. Tu pourras construire une splendide maison. Mais surtout obéit à la princesse : il ne faut pas commencer la maison avant la prochaine pleine lune ! »

Wang est jeune. Il ne sait pas attendre et malgré les bons conseils de sa mère, il se rend en ville dès le lendemain matin et y prend rendez-vous avec le charpentier et le maçon en vue de construire une très belle demeure pour lui-même et pour sa future épouse.

- "J'ai entendu raconter que ton fils va épouser une princesse", marmonne un soir l'usurier à la veuve. "Et où l'a-t-il donc trouvée? "

Mais la veuve, pinçant les lèvres, ne répond pas.

- "Soit, si tu ne veux rien dire, garde-le pour toi", jette Yu, dévoré par la curiosité. "Je me disais bien qu'il y avait quelque chose de louche dans tout cela. C'est comme pour cet argent avec lequel il fait construire cette grande maison. J'ai du mal à croire qu'il l'a gagné honnêtement! "

- "Crois tout ce que tu veux", répond la mère de Wang.

Et, sans plus regarder le vieil homme, elle rentre chez elle.

Le temps passa encore. La construction de la nouvelle maison progresse. Un jour, un jeune voyageur porteur des couleurs impériales arriva en ville.

- "Mon nom est Yang", dit-il après avoir été saluer Wang et sa mère. "J'ai appris que tu es un excellent joueur de dominos et je serais heureux de pouvoir me mesurer avec toi."

Wang accepte l'invitation avec plaisir et se rend plusieurs soirs consécutifs à l'auberge pour jouer aux dominos avec l'étranger. Le cinquième soir, son nouvel ami l'accueille le visage triste :

- "Il me faut m'en aller", dit-il "Comme souvenir, je désire te donner ceci. "

Et le jeune homme tend à Wang une boîte en bois de cèdre qui contient une coupe en argent, quelques baguettes en ivoire et une précieuse figurine de jade.

Après le départ de Yang, Wang se sent désemparé. Sa maison est prête et il attend avec impatience l'arrivée de la princesse. Mais le seul nouveau venu dans la ville est un riche seigneur qui, avec sa suite, s'installe à l'auberge que Yang avait précédemment fréquentée.

Le lendemain matin, Wang est réveillé de bonne heure par des éclats de voix : le noble seigneur a été dévalisé de tout ce qu'il possédait.

- "J'ai vu le chef des voleurs", déclare une des voix.

- "C'est Yang, le commandant de la garde impériale", ajouta une autre.

- "Yang! Je le connais bien! ", renchérit le vieux Yu. "Je l'ai vu très souvent en compagnie de mon voisin Wang, celui qui est subitement devenu si riche."

Peu après, le responsable de l'ordre surgit chez Wang pour y effectuer une perquisition. Et, lorsqu'il découvre le cadeau d'adieu de Yang, le malheureux est immédiatement emprisonné et accusé de complicité.

- "Il est impossible que Yang soit un voleur! ", assure Wang lorsque le juge l'interroge. "Il portait les couleurs de l'empereur."

Le juge se trouve bien embêté et ordonne que Wang soit transféré dans la capitale pour y être jugé.

- "Mais vous, si vous l'avez accusé injustement", dit le juge à Yu, qui avait assisté à l'audience d'un air triomphant, "vous serez emprisonné à votre tour. "

Le vieil usurier, soucieux de ne pas courir un tel risque, se hâte d'entrer en contact avec les quatre soldats chargés d'emmener Wang dans la capitale et, pour une poignée de pièces d'argent, ceux-ci lui promettent de tuer le jeune homme durant le trajet.

La route qui conduit à la capitale traverse les montagnes et les ravins escarpés. Le chemin est long et les gardes auront bien l'occasion de faire disparaître le prisonnier. Au moment où ils s'apprêtent à pousser Wang dans un précipice, un énorme tigre surgit. Effrayés par le félin, deux des hommes reculent et tombent dans le ravin, tandis que les autres, sans demander leur reste, prennent leurs jambes à leur cou et s'enfuient !

Wang est tombé lourdement sur le sol. Son front a heurté un rocher. Il reste là, étendu sans connaissance alors le tigre le saisit par la ceinture et l'emporte dans la forêt.

C'est un parfum de glycines en fleurs qui pénètre dans ses narines, qui réveille Wang. Il ouvre les yeux et se trouve dans l'herbe, face à un magnifique palais de porcelaine, couvert de mauves corolles odorantes.

A l'entrée du palais, se tient la jolie princesse. Mais son regard est dur. Wang veut aller vers elle, mais, d'un seul geste, elle lui fait comprendre de ne pas bouger et d'un ton sévère elle lui dit :

- "Wang, tu ne m'as pas écoutée. Je t'avais demandé d'attendre la prochaine lune avant de construire notre maison. Maintenant, le malheur a fondu sur toi. Tu dois te rendre chez le juge, pour lui prouver ton innocence sinon tu ne pourras plus jamais trouver le repos. Par la suite, tu retourneras ensuite à Lu-Lung afin consoler ta pauvre mère qui est malade de chagrin depuis le jour où les soldats t'ont emmené! "

Le jeune homme est anéanti. C'est vrai, il aurait dû attendre la pleine lune... Mais il était tellement impatient de la revoir et voilà qu'il l'a retrouvée et qu'elle le renvoie !

- "Allons", dit-elle, "avant que tu ne partes, je vais te faire don d'un talisman. "

Elle prend une corde qu'elle noue avec soin à la taille de Wang. Et avec douceur, elle ajoute :

- "Les nœuds que j'ai fait dans cette corde sont magiques. En cas de besoin, il te suffit d'en défaire un et tu seras sauvé. Pars vite, maintenant! "

Wang regarde tristement la princesse, désespéré de devoir la quitter. Dans un profond soupir, il s'en va vers la capitale.

Le sentier qu'il prend monte et descend sans cesse. Plusieurs fois, il s'en faut de peu qu'il ne tombe en butant sur une pierre. Des branches lui fouettent le visage et, bientôt, il se met à pleuvoir. Wang poursuit courageusement sa route. La pensée de la jolie princesse lui donne sans cesse de nouvelles forces. Il a déjà parcouru une bonne partie du chemin, lorsqu'il débouche sur un plateau aride et désolé. La pluie ne tombe plus. Derrière les sombres nuages, il peut même apercevoir le soleil, dont les rayons éclairent sans l'égayer ce triste paysage. Seuls quelques arbres tordus rompent, çà et là, cette lugubre monotonie.

Soudain, un nuage de poussière masque l'horizon. Portant la main au-dessus de ses yeux, Wang scrute le lointain. Très rapidement, le nuage se transforme en une armée de cavaliers armés jusqu'aux dents. Leurs armes scintillent sous le soleil. Ils arrivent à toute vitesse dans sa direction... "Que va-t-il m'arriver, maintenant?", pense Wang tristement. "N'ai-je pas encore subi assez de malheurs? Ces hommes ont sûrement l'intention de m'attaquer. Lorsqu'ils s'apercevront que je ne porte aucun objet de valeur, ils me tueront probablement par dépit! "

Il n'a plus le temps de s'enfuir et puis, où se serait-il caché? Il n'y a rien que du roc et de la pierre.

Bientôt, les cavaliers sont devant lui. Le chef de la troupe s'approche à quelques mètres et Wang observe craintivement sa silhouette impressionnante, fièrement campée sur sa monture et soudain, il le reconnaît :

- "Yang! ", crie-t-il. "Yang, mon ami, est-ce vraiment toi?"

Il lui tend joyeusement la main pour le saluer. Un large sourire aux lèvres, Yang se pencha vers lui.

- "Tu acceptes donc encore de me parler, Wang?", demande-t-il, tout content. "Tu ne refuses pas de serrer la main à un voleur de mon espèce? "

- "Je n'ai jamais pu croire à un pareil mensonge", répond Wang.

- "Alors, laisse-moi te conter comment tout cela est arrivé", dit Yang en serrant fermement la main du jeune homme en signe d'amitié. "Pendant des années, j'ai vécu, à la cour, en tant que commandant de la garde impériale, au sein d'un monde de faste et d'apparat. Mais aussi dans un monde méprisable, comme je l'ai découvert plus tard car la plupart des membres de la cour n'ont pas gagné leur fortune honnêtement.

Pendant qu'ils parlent, les deux amis se tiennent toujours la main afin de se témoigner leur confiance. Puis, Yang descend de sa monture et tous les deux vont s'asseoir à l'écart. Yang poursuit :

- "La richesse dont jouissent ces riches seigneurs, ils l'ont volée aux pauvres gens. Car ils l'ont obtenue en imposant de très lourdes amendes pour de petits délits et en exigeant d'importants fermages. "

Wang acquiesce. Il connaît bien cette histoire... Depuis de longues années, la population vit opprimée à cause des cruelles mesures adoptées par les grands propriétaires terriens. De nombreux abus de cette espèce ont été commis dans les environs du Lu-Lung. Certains paysans, incapables de payer le fermage, envoient même leurs enfants mendier en ville.

- "C'est pourquoi", poursuit Yang, après avoir fait signe à ses hommes de mettre pied à terre pour se reposer un instant, "j'ai décidé que tout cela devait changer. J'ai résolu de quitter la cour et de devenir l'un de ces pauvres. Mais cela ne suffisait pas. J'ai alors réuni autour de moi un groupe d'hommes qui pensaient comme moi. Ensemble, nous avons commencé à voler les riches, répartissant ensuite notre butin entre de misérables paysans. C'est ainsi que je suis devenu un voleur. "

- "Et donc, ce noble, à Lu-Lung...", commença Wang.

Mais son ami l'interrompt aussitôt :

- "Voler ce noble faisait partie de mon projet. Il méritait bien une petite leçon! Car, dans la région d'où il venait, tous les paysans étaient complètement ruinés, tant les taxes qu'il leur imposait étaient élevées. En plus, les terres qu'il leur avait données en fermage étaient totalement incultes. Et, comble de malheur, le peu qu'elles produisaient venait d'être anéanti par les fortes pluies du printemps sans que lui-même veuille tenir compte de cette situation. Même lorsque les paysans lui demandaient un délai, il ne leur montrait aucune pitié! Tu comprends maintenant, pourquoi je lui ai dérobé ses biens? ", demande Yang.

Wang acquiesce sans mot dire et son compagnon poursuit :

- "La prochaine fois que j'irai à Lu-Lung, ce sera pour Yu, l'usurier. Il est temps qu'il soit puni pour exiger des intérêts abusifs des malheureux qui, désespérés, ont recours à lui ou bien lui demandent de pouvoir différer un remboursement...Mais, toi-même, raconte-moi ce qui t'a conduit dans cette région inhospitalière."

En soupirant, Wang commence à expliquer son histoire :

- "Un serviteur du noble que tu as dépouillé t'a reconnu lorsque vous êtes entrés dans l'auberge, cette nuit-là. Et, l'usurier Yu, qui nous avait souvent vus ensemble, s'est servi de ce prétexte pour me causer une nouvelle fois des ennuis. Il s'était longtemps demandé comment j'avais bien pu obtenir de l'argent pour construire une maison, puisque ma mère et moi-même sommes pauvres, et il a saisi cette chance de me nuire, m'accusant sournoisement de complicité pour ce vol. "

Wang s'arrête quelques instants pour avaler une gorgée du vin de riz que lui tend Yang. Il a la gorge sèche d'avoir tant marché et parlé. Puis, il enchaîne :

- "Le responsable de l'ordre ne croyait pas que j'avais quelque chose à voir dans cette sombre histoire, mais il s'est vu obligé d'effectuer une perquisition chez moi et il a découvert dans ma maison tes beaux cadeaux. C'était la preuve de ma culpabilité et il m'a conduit devant le juge. Evidemment, je lui ai raconté la vérité. Ce n'était que des présents et que je les avais acceptés sans faire la moindre objection, puisque je croyais que tu venais de la cour impériale. N'osant pas trancher, le juge a décidé de m'envoyer dans la capitale pour y être traduit en justice. Cependant, craignant que la lumière ne soit faite sur toute cette affaire, le vieux Yu a soudoyé les soldats chargés de me conduire en ville. Ces pauvres hommes, qui avaient bien besoin d'un peu d'argent supplémentaire, ont promis à l'usurier de se débarrasser de moi en cours de route. Seul le hasard a permis que je sois sauvé de la mort par un tigre, apparu au moment où ils voulaient me tuer. Et ce tigre m'a conduit auprès de la princesse des glycines, qui m'a ordonné de me rendre en ville pour prouver mon innocence. Voilà tout ! " dit Wang.

Et il ajoute piteusement :

- "Je ne l'ai pas écoutée et, maintenant, elle est fâchée contre moi. Ah! J'aurais dû attendre la pleine lune avant de commencer à construire notre maison ... "

Yang a écouté attentivement le récit de son ami :

- "Si je comprends bien", dit-il, "tu es donc en route pour la capitale, où tu seras jugé par le juge suprême. "

Wang boit encore une gorgée de la bouteille de vin de riz pour se donner du courage.

- "C'est bien cela", opine-t-il en se levant pour se remettre en route.

Il tend la main pour prendre congé de Yang, mais celui-ci secoue la tête.

- "Non, mon cher Wang", refuse-t-il paisiblement. "Je ne te laisserai pas partir comme cela. Un ami aussi fidèle que toi a droit à mon aide. Le voyage est encore long jusqu'à la ville et il est semé d'embûches! "

Et c'est ainsi que Wang parcourt le reste du chemin sous la protection des hommes de son ami Yang, qui le suivent à quelque distance.

Peu après, il atteint sans encombre la capitale et va aussitôt se présenter au palais de justice.

- "Je suis Wang et je viens de Lu-Lung", déclare-t-il, une fois mis en présence du juge suprême. "Je suis venu jusqu'à vous pour prouver mon innocence. "

- "Et où sont les soldats qui t'ont conduit ici? ", demanda le juge.

- "Deux d'entre eux ont pris la fuite à la vue d'un tigre", explique Wang. "Et les deux autres sont tombés dans un ravin. "

Comme le juge continue à le regarder d'un air interrogateur, Wang lui raconta toute son histoire.

- "Tu veux me dire que tu es venu sans escorte et de ton plein gré? ", s'exclame le juge, étonné, lorsque Wang termine son récit. "Mais tu aurais pu facilement t'échapper! "

Wang sourit :

- "Je suis innocent", assura-t-il. "Mais il y a des gens qui affirment le contraire. Ils prétendent que je suis complice d'un vol. Et je n'ai nulle envie de passer pour un malhonnête. C'est pourquoi je suis venu jusqu'à vous. Je veux prouver ma bonne foi! "

Tout en parlant ainsi, Wang joue machinalement avec la corde nouée à sa taille. Sans même s'en apercevoir, il défait un des nœuds.

Au même moment, le juge suprême déclara :

- "Même sans preuve, je suis convaincu de ton innocence, Wang. En effet, seul un homme à la conscience bien tranquille se présente de lui-même devant le juge sans y être contraint par la force. "

Il va ensuite chercher un morceau de parchemin et écrit en termes choisis une déclaration attestant de l'innocence du prévenu.

- "Et voilà! Tout est en ordre, Wang", conclut-il en lui serrant la main. "A partir de cet instant, tu es un homme libre. "

Soulagé, Wang quitte le tribunal. A présent, il doit retourner à Lu-Lung pour rassurer sa mère qui l'attend à la maison. Et ensuite... Il ose à peine y penser, de peur que quelque chose tourne de nouveau mal. Mais il espère de tout son coeur qu'il pourra épouser la très jolie princesse des glycines!

Serrant dans sa main la déclaration du juge, Wang entame le pénible voyage de retour. Plus il approche de sa petite ville natale, plus il marche allègrement. Il lui semble que toute fatigue l'abandonne ! Déjà, il aperçoit les premières maisons de Lu-Lung. Au milieu de celles-ci, se trouve celle de sa mère. A cette pensée, il se met à courir à perdre haleine, tant il a hâte de rentrer chez lui!

- "Maman! ", crie-t-il en se précipitant dans l'humble demeure. " Je suis là! "

La pauvre veuve a beaucoup maigri depuis le départ de son cher fils. Ses yeux sombres brillent fiévreusement dans sa figure pâle et ses mains tremblent. Mais, lorsqu'elle voit entrer Wang sain et sauf, un sourire rayonnant apparaît sur son visage aux traits fatigués et elle tend les bras pour accueillir son enfant bien-aimé.

Puis, les premières effusions passées la veuve lui pose mille et une questions, auxquelles Wang répond patiemment, jusqu'à ce que l'heure de se coucher arrive. La mère et le fils se souhaitent tendrement le bonsoir.

Mais, non loin de là, quelqu'un va, au contraire, passer une nuit fort agitée. C'est l'usurier Yu, brutalement tiré de son sommeil par une voix mystérieuse, qui lui dit :

- "Donne-moi les clés de ton coffre. Et pas un mot si tu tiens à la vie! "

Tremblant de tous ses membres, le vieillard remet le trousseau à Yang - car c'est lui qui a pénétré chez l'usurier avec ses hommes -et, quelques instants plus tard, Yu regarde d'un air furieux son coffre- fort complètement vide...

Pendant ce temps, Wang dort paisiblement. Lorsqu'il se réveille, il aperçoit sa mère qui le contemple, un étrange sourire sur les lèvres.

- "Il y a de la visite pour toi", annonce-t-elle.

Au même moment, le jeune homme sent le parfum qu'il attendait tant, le doux parfum de glycine...

Peu de temps après, les noces de Wang et de sa jolie princesse sont célébrées dans l'allégresse.

Le temps passe.

De cette heureuse union, naissent rapidement deux charmants enfants, qui ont les yeux mauves comme ceux de leur mère. Wang ne est tellement heureux qu'il ne peut imaginer qu'un tel bonheur soit possible Et par soir d'hiver, un triste soir d'hiver, le jeune homme, en revenant de son travail, voit sa femme qui l'attend sur le seuil de leur maison. Elle a revêtu le kimono qu'elle portait lors de leur première rencontre et qu'elle n'avait plus jamais remis depuis.

Wang se doute une tragique certitude que quelque chose d'horrible, de grave, d'irréparable va se produire.

Quelque chose d'inévitable qui va bouleverser sa vie...

- "Nul bonheur ne peut jamais durer éternellement", dit la princesse, sans lui laisser le temps de parler. "Ma vie sur la Terre est terminée. Je suis obligée de te quitter, mais je ne t'oublierai pas. "

L'instant d'après, elle disparaît emportant avec elle les enfants.

- "Non! ", hurle Wang.

Mais aucun son ne sort de sa bouche. Les larmes aux yeux, il regarde autour de lui. Et, soudain, par un miracle inexplicable et malgré le froid de l'hiver, partout, des glycines se mettent à fleurir. Les lourdes grappes sont du même mauve que les yeux de sa femme et de ses enfants... Et lorsqu'il pénètre dans sa maison, il découvre avec bonheur que le plafond de la véranda, lui aussi, est paré d'un somptueux manteau odorant!

Wang malgré son immense chagrin sent que sa princesse tant aimée et ses chers enfants ne l'ont pas vraiment

quitté, et que leur esprit et leur coeur demeurent à ses côtés. Et, dans chaque corolle, il voit briller leur tendre regard mauve, qui le suit et veille sur lui. Et il en est un peu consolé!



13. La petite chinoise

Li Ming habitait une petite province de Chine. Nous l'avons rencontrée lors d'un voyage organisé à Pékin. Elle était debout, vêtue du costume de Mao, ses cheveux tressés et ses yeux remplis de curiosité. Devant ce temple majestueux qui attirait tous les touristes, elle ne cessait de dévisager tous ces étrangers. Puis, l'on ne sait pourquoi, elle s'est approchée. Elle a prononcé quelques mots dans sa langue. Nous ne la comprenions pas. Le groupe s'est éloigné, désintéressé. Son regard était si implorant! Je suis restée. Je l'ai suivie. Elle marchait à grands pas, heureuse. Nous sommes arrivées dans une petite ruelle, grisâtre et fumante. Des marchands ambulants tentaient de vendre leurs plats odorants. Elle s'est arrêtée près d'une porte, l'endroit était sombre. Nous sommes entrées. Le ciel s'est éclairci, la luminosité était étourdissante. Et devant nous se dressait l'ancienne Chine. Un véritable Empire comme je l'avais imaginé avant d'entreprendre mon voyage. Un palais majestueux, coloré, éblouissant. Et puis une place immense pour le moment inanimée.

Li Ming m'a demandée de traverser cette place et de m'asseoir sur les marches du palais; elle m'a fait comprendre qu'il fallait que j'attende et que je regarde. J'ai attendu et j'ai vu...

Mille personnages se sont activés et préparaient vraisemblablement une fête. Ils étaient tous vêtus de soie colorée et mon regard s'est posé. Il y avait là un palanquin dans lequel se trouvait une jeune femme visiblement heureuse. Elle ressemblait étrangement à la petite chinoise qui n'était d'ailleurs plus à mes côtés. Les mêmes yeux si expressifs et enjoués. Elle attendait.

Tambour battant un cortège est arrivé mené par deux hommes, suivi lui aussi, d'un palanquin contenant un jeune homme. Les palanquins sont maintenant côte à côte, aucun regard ne se croise. Les deux jeunes gens sont invités à se rendre au palais. J'assiste bien à un mariage. Spectatrice, je suis invisible à leurs yeux, Li Ming n'est toujours pas revenue. Les jeunes mariés montent les marches sur lesquelles je suis assise; le cortège les suit.

Et puis tout s'éteint. Le temps s'arrête quelques minutes. La place est à nouveau déserte et la petite chinoise a repris place à mes côtés. J'ai du mal à comprendre. Elle prend ma main, nous montons les marches du palais et découvrons son intérieur. Elle me montre deux portraits, un homme et une femme; le dernier Empereur de Chine et l'Impératrice. Ces portraits ont une centaine d'années et pourtant il s'agit bien là des jeunes mariés que j'ai vus il y a quelques instants.

Puis Li Ming sort de sa poche une montre gousset et m'explique avec des gestes et quelques mots, que nous avons remontés le temps. C'est un pouvoir qu'elle possède dès qu'elle passe la porte de cette ruelle. Li Ming ne connaît que son prénom. Sa famille ne vit pas à Pékin. Elle y vient lorsque ses parents agriculteurs décident d'aller y vendre des produits de leur culture. Elle aime découvrir et c'est en se promenant dans ce vieux quartier que tous ces événements se sont produits. Elle voulait aujourd'hui que quelqu'un découvre un tout petit bout d'histoire de l'ancienne Chine avec elle. C'est pour cela qu'elle dévisageait tous ces touristes si intensément. Elle faisait un choix. Elle m'a choisie...

Chaque mois, le sujet change...

En savoir plus...





愛

Love

14. La déesse chang

Sur la demande de l'Empereur Céleste, Yi abattit les neuf soleils, châtia le démon des eaux Hebo et tua nombre de monstres et d'animaux féroces. Le peuple l'aimait et le vénérait. Yi voyageait beaucoup, se liait d'amitié avec la population et menait une vie paisible.

Un jour, alors qu'il chassait dans les bois, Yi traversa un ruisseau et aperçut sur l'autre rive une jeune fille puiser de l'eau avec un tube de bambou.

Un jour, alors qu'il chassait dans les bois, Yi traversa un ruisseau et aperçut sur l'autre rive une jeune fille puiser de l'eau avec un tube de bambou. Sa longue course l'avait assoiffé. Il s'approcha de la jeune fille et lui demanda à boire. Devinant qu'il était le héros Yi, elle l'accueillit aimablement, lui offrit à boire et lui cueillit une belle fleur en témoignage de son respect. Yi choisit alors dans ses trophées une magnifique peau de renard et lui en fit cadeau.

En bavardant avec elle, il apprit qu'elle s'appelait Chang E. Ses parents avaient été tués par des animaux sauvages. Depuis, elle vivait seule.

Yi se prit de pitié pour elle et Chang E le respectait beaucoup. Les deux jeunes gens tombèrent amoureux l'un de l'autre. Peu de temps après, Yi et Chang E se marièrent et devinrent inséparables.

Très attachés l'un à l'autre, ils menaient une vie heureuse, et Yi oublia complètement de retourner au ciel. Trois années plus tard, l'Empereur Céleste ordonna à Yi de retourner au ciel.

Lorsque l'Empereur Céleste apprit que Yi s'était marié sur Terre et ne voulait pas revenir au ciel, il se mit dans une grande colère. Dès lors, il fut interdit à Yi de remonter au ciel, mais il se consola en trouvant qu'il était plus heureux sur terre. Ainsi continua-t-il à vivre sur la Terre.

Mais Yi savait que la vie des êtres humains a ses limites. Un jour, il dit à sa femme :

- Quand j'étais au ciel, j'ai entendu dire que dans les monts Kunlun, à l'Ouest, habite la Reine-mère d'Occident. Elle possède une pilule d'immortalité. Je vais aller la chercher.

Ils étaient très tristes de cette première séparation mais, pour vivre éternellement tous les deux, ils étaient prêts à affronter le danger et la mort. Yi prit son arc et ses flèches, enfourcha un bon cheval et se dirigea vers l'Ouest.

Après avoir surmonté d'innombrables difficultés, Yi arriva enfin au pied des monts Kunlun. Yi arriva enfin au pied des monts Kunlun.

La Reine savait que Yi était un héros céleste qui avait délivré le peuple de nombreux fléaux. Aussi l'accueillit-elle avec beaucoup de respect.

Ayant appris le but de sa visite, la Reine ordonna à l'Oiseau à trois pattes, gardien des pêches d'immortalité, d'apporter unealebasse contenant une pilule d'immortalité fabriquée à partir d'un des fruits de l'arbre d'immortalité. Cet arbre ne donnait des fruits qu'une fois tous les trois mille ans ; c'est pourquoi ces pilules étaient très rares et extrêmement précieuses.

- Emporte cette pilule, dit la Reine, c'est la seule qui me reste. Néanmoins, c'est largement suffisant pour ton épouse et toi : Prenez-en chacun la moitié, et vous deviendrez immortels. Mais attention, si l'un de vous deux l'avale entière, il s'envolera au ciel et ne pourra jamais plus redescendre sur Terre.

- Je ne suis venu chercher la pilule d'immortalité que pour vivre éternellement avec Chang E, répondit l'Archer céleste. Puis il prit laalebasse, remercia la Reine et partit.

Lorsque Yi retrouva Chang E, il lui raconta tout ce qui s'était passé et lui confia la pilule d'immortalité.

Je suis passé par mille épreuves pour aller la chercher. Si nous la partageons, nous deviendrons immortels tous les deux. Mais si l'un de nous l'avale entière, il ira au ciel sans espoir de retour. Garde-la précieusement, nous la partagerons un jour faste prochain et nous vivrons ensemble éternellement heureux.

Chang E mit laalebasse dans sa poche avec précaution

Yi habitait sur la Terre depuis longtemps déjà et un grand nombre de jeunes gens venaient le voir pour apprendre le tir à l'arc. Yi leur enseignait consciencieusement son art. Lorsque le maître est compétent, ses disciples sont brillants, dit le proverbe. De fait, la plupart de ses élèves devinrent de célèbres archers. L'un d'entre eux s'appelait Feng Meng. C'était un bon archer, mais un homme ambitieux et jaloux. Il caressait l'espoir que son maître mourût avant lui, afin de devenir le meilleur archer du monde.

Un jour que Yi était allé chasser, Feng Meng en profita pour pénétrer chez lui et menaçait Chang E de son arc.

- Donne-moi vite la pilule d'immortalité, lui ordonna-t-il, sinon je te tuerai.

Surprise, Chang E lui demanda :

- Feng Meng, tu es le disciple de Yi ; pourquoi... ?

Je ne considère plus Yi comme mon maître. Devrais-je toujours rester un archer de second ordre toute ma vie ? Non, car il mourra avant moi ! rétorqua Feng Meng en riant sarcastiquement.

Chang E était rouge d'émotion et de colère.

- Allons, dépêche-toi de me donner cette pilule ! Cria Feng Meng en brandissant son arc d'un air menaçant.

Chang E pensa à toutes les épreuves que son mari avait dû traverser pour aller chercher la pilule d'immortalité. Elle ne devait pas laisser Feng Meng s'en emparer. Alors Chang E sortit de sa poche la pilule et, au moment où Feng Meng tendait la main, la porta rapidement à la bouche. Elle l'avalait et s'élança vers la porte.

Chang E avait déjà franchi le seuil lorsqu'elle se sentit toute légère et s'envola vers le ciel. En pensant à son mari resté sur terre, elle décida de se réfugier sur l'astre le plus proche, la Lune. Dès lors, le Palais lunaire, dans lequel vivait désormais Chang E, brilla d'un éclat nouveau.

Lorsqu'à son retour de la chasse, Yi apprit ce qui s'était passé, une immense tristesse l'envahit. Il regarda la Lune et pensa à sa femme Chang E ; des larmes inondaient ses joues.

Devant l'ingratitude que Feng Meng lui avait témoigné, Yi fut rempli de colère. Il prit son arc et ses flèches et sortit à la recherche de son disciple.

Feng Meng s'était caché dans un bois derrière la maison de Yi. Lorsque celui-ci passa à la hâte devant lui sans le voir, il lui assena un violent coup de bâton sur la tête. Yi s'affaissa, mortellement blessé.

Lorsque les disciples de Yi découvrirent le crime de Feng Meng, ils arrêtaient ce dernier immédiatement, l'attachèrent à un grand arbre et le transpercèrent chacun d'une flèche. Son ambition démesurée l'avait mené à sa perte.



15. La découverte du feu

Autrefois, les hommes vivaient sans Feu. Le Feu était contrôlé par le Dieu de la Foudre, génie à tête humaine et au corps de Dragon. Ce Dieu aimait voyager de par le monde au printemps et en été. Lorsque sa queue heurtait quelque bois sec, il en sortait des étincelles et cela allumait de grands incendies qui éclairaient le ciel. Le Feu dévorait les forêts et brûlait les animaux sauvages qui n'avaient pas eu le temps de fuir.

Ce Feu était très utile. On pouvait s'en servir pour griller la viande crue, s'éclairer la nuit, se réchauffer les jours de froid. Mais, lorsqu'il n'était pas envoyé par le Dieu de la Foudre, où pouvait-on le trouver ?

Le Feu existait, il se trouvait dans les lointaines contrées désertiques de l'ouest, là où les rayons du Soleil et de la Lune n'arrivaient même pas, là où il n'y avait pas d'hiver mais un éternel printemps sans nuit et avec une constante lumière. En effet, à cet endroit se trouvait là un grand arbre, si grand que cent personnes se tenant par la main ne seraient pas arrivées à en faire le tour. Son feuillage touffu couvrait des milliers et des milliers de kilomètres. Son tronc et ses branches donnaient la lumière et répandaient la chaleur : On l'appelait l'"Arbre de Feu".

Personne ne l'avait jamais vu, car il se trouvait à mille lieues de toute habitation. Il fallait pour s'y rendre escalader mille montagnes, traverser mille rivières, marcher des jours et des jours et surmonter en route toutes sortes de difficultés et de dangers inattendus.

Plusieurs personnes déjà étaient parties à sa recherche, mais aucune n'avait réussi. Les uns s'étaient tués dans l'ascension des montagnes, les autres s'étaient noyés dans la traversée des rivières ; certains avaient été dévorés par des animaux sauvages, d'autres étaient morts de chaleur ou de froid, d'autres encore avaient reculé devant les dangers et les difficultés et avaient rebroussé chemin. Bref, si tout le monde désirait la lumière et la chaleur, personne jusque là n'avait été capable d'en découvrir le secret.

A cette époque vivait dans une tribu un jeune homme intelligent, courageux et fort. Il avait l'esprit vif et était adroit de ses mains. C'était un excellent tireur à l'arc, un bon grimpeur et un nageur hors pair. Ayant entendu parler lui aussi de l'"Arbre de Feu", et désirant apporter lumière et chaleur à son peuple, il projeta de se rendre dans les contrées occidentales. L'échec de ses prédécesseurs ne le découragea pas.

Un jour, il dit adieu à son village et partit vers l'ouest armé de son arc et de ses flèches. Il subit en route toutes sortes de souffrances, de privations et il risqua maintes fois sa vie. De hautes montagnes et de larges fleuves lui barraient la route, mais il s'aida de lianes pour escalader les sommets les plus élevés et construisit des radeaux pour traverser les rivières les plus profondes. Des tigres féroces et des serpents venimeux sortirent parfois de leur repaire pour se jeter sur lui, mais il les terrassa à chaque fois. Le Soleil lui brûlait la peau, le froid lui gelait les mains et les pieds, mais il n'en continua pas moins à marcher des jours et des jours durant. Malgré la fatigue, il ne perdit jamais courage. Rien ne semblait pouvoir l'empêcher d'avancer.

Il marcha ainsi jour et nuit pendant des années parcourant on ne sait combien de milliers de kilomètres. Il ne se souvenait plus depuis combien de lunes il était parti. Devant lui, tout n'était qu'obscurité. Mais résolu à découvrir le secret du Feu et d'en faire don à l'Humanité, il continuait à avancer courageusement.

Un jour, alors qu'il avait avancé toute la journée et que maintenant il marchait péniblement dans la nuit, il aperçut soudain un rai de lumière dans le lointain. Plus il avançait, plus la lumière grandissait. Il comprit alors qu'il était arrivé au pays de l'Arbre de Feu et courut joyeusement vers la lumière.

L'Arbre de Feu occupait à lui seul une superficie de plusieurs milliers de kilomètres carrés. Ses feuilles brillaient comme perles et pierres précieuses éclairant les quatre coins de l'horizon.

L'homme avait enfin atteint l'Arbre de Feu !

En s'approchant de l'Arbre, il vit une nuée d'oiseaux becqueter le tronc et les branches sans arrêt. Chaque coup de bec produisait une étincelle. Le jeune homme comprit alors immédiatement le procédé de fabrication du feu. Il grimpa sur l'arbre, coupa des branches et les frotta l'une contre l'autre. Des étincelles jaillirent. Puis il tenta l'expérience avec d'autres arbres et, après de longs efforts, obtint le même résultat.

Tout heureux, il rejoignit sans tarder son pays natal. Là, il apprit aux hommes le secret du feu. Quelques temps après, chacun avait bien assimilé la méthode de fabrication du feu. Depuis lors, quand on a besoin de feu, il suffit de l'allumer soi-même, sans attendre les caprices du Dieu de la Foudre.

Grâce au Feu, on put désormais cuire les aliments, se réchauffer les jours de grand froid, s'éclairer la nuit, se protéger des bêtes sauvages et fondre des armes et des outils.

La fabrication du Feu par frottement est certes une méthode très primitive. mais l'homme ne la trouva qu'après bien des difficultés et elle eut une influence décisive sur son évolution.

L'histoire a retenu l'inventeur du Feu sous le nom de Suiren Shi (燧人氏) :

Le "Génie qui découvrit le Feu".



15. L'histoire de la nouvelle année

Dans un grand nombre de pays, les jours fériés se passent pendant les jours les plus sombres, au plus froid de l'hiver. En Asie, vivent toutes sortes de gens qui célèbrent toutes sortes de fêtes. Chaque groupe a ses traditions et ses histoires mais il existe cependant une fête que tout le monde fête et c'est le Nouvel An Lunaire que nous appelons le Nouvel An chinois. Cette fête tombe toujours entre la mi-janvier et la mi-février. Chaque habitant place des papiers rouges sang autour de sa porte d'entrée. Sur ceux-ci sont écrits d'une belle écriture des tas de bons vœux pour le Nouvel An. En plus, à l'aube, les habitants font exploser des pétards. Cette histoire est une des histoires qui explique pourquoi les gens font ces choses.

Il y a bien longtemps, quand des dragons puissants vivaient sur la terre et dans les mers, personne à Taiwan ne célébrait le nouvel an lunaire. Même dans un certain village, ce jour était le plus mauvais jour de l'année parce qu'un habitant avait tué un dragon des mers. Tout le monde sait que c'est une chose terriblement malheureuse à faire car le fantôme du dragon revenait hanter le village chaque année à l'aube du nouvel an.

Lorsqu'il apparaissait, il secouait son horrible tête et hurlait : « J'ai faim. Donnez-moi un fils premier-né à manger! »

- « Non! non! Nous ne ferons pas ça !" répondirent les villageois en pleurs."Nous ne vous donnerons pas d'enfant à manger!"

- "Alors je vous tuerai tous!" Et le fantôme de dragon soufflant son haleine puante et chaude en direction du village. La fumée s'insinuait partout et les villages commençaient à tousser. Certains perdaient même connaissance. Le plus sage du village se rendant compte que le fantôme de dragon pourrait facilement les faire tous mourir, décida à contre-cœur de donner un enfant nouveau-né afin de sauver le reste du village. Il espérait qu'avec cette offrande, jamais plus le fantôme du dragon ne reviendrait. Mais année après année, le fantôme de dragon revenait et année après année, une famille devait sacrifier son fils premier-né pour satisfaire la voracité de l'animal.

Une année, c'était au tour de la jeune Veuve Teng de sacrifier son seul enfant, un beau garçon qui allait avoir cinq ans.

Comme le voulait la tradition, quatre jours avant le nouvel an lunaire, le prêtre Taoïste quittait le temple et s'en allait à travers le village jusqu'à la maison de l'infortunée qui devait sacrifier son premier enfant. Comme il marchait en direction de la crique, là où se trouvait la maison de la Veuve Teng, tous les villageois se demandaient avec hésitation, "Où va-t-il cette année ?"

"Chez la Veuve Teng." dit une femme

"Oh non pas chez elle. C'est son seul enfant !" s'écria une autre.

Les voisins de la Veuve Teng s'étaient rassemblés tout autour de la maison. Ils s'attendaient à entendre des cris de douleur au moment où elle apprendrait la terrible nouvelle. Mais rien. Aucun son ne parvenait de sa petite maison. Lorsque le prêtre est reparti, ils se sont précipités pour voir ce qui se passait. Ils la trouvèrent assise dans sa cuisine.

- "Le prêtre ne vous a pas dit les nouvelles ?"

- "Oui, il m'a dit," a répondu la veuve calmement.

- "Mais pourquoi ne pleurez-vous pas ?"

- "Parce que je n'ai pas de temps pour pleurer" leur dit la Veuve Teng. " Je pense à une façon de rouler le fantôme de dragon. Il n'aura pas mon fils."

Pendant trois jours et trois nuits, elle a arpenté le sol essayant d'échafauder un plan. De temps en temps, elle faisait une pause et regardait son fils qui jouait dans la cour. Elle priait aussi à l'autel de ses ancêtres et à tous les dieux dont elle connaissait les noms. Lorsque son fils s'endormait, elle s'asseyait à côté de lui et lui caressait doucement le visage qui ressemblait tellement à ce lui de son père. Elle alla même consulter la diseuse de bonne aventure, les prêtres et chacun dans le village. Mais personne ne savait que faire. La situation semblait désespérée.

Lasse de tant attendre, de tant marcher, de tant prier, elle s'endormit épuisée sur le sol devant l'autel des ancêtres de la famille. Son petit fils qui l'avait vue se dit qu'il ne devait absolument pas l'éveiller car elle rêvait peut-être et il ne voulait pas lui couper son rêve...

Bien lui en prit car effectivement sa mère rêvait. Parce qu'elle n'avait pas dormi durant trois jours, une masse de rêves lui venaient dans un ordre décousu. Elle voyait des dragons et des fantômes, la peur et la crainte, des enfants innocents et de la douleur, du sang et de grands bruits et puis de la joie le tout tourbillonnant dans sa tête.

Quelques heures avant l'aube, elle s'éveilla et doucement secoua sa tête encore douloureuse d'avoir tant rêvé. Et alors, le miracle se produisit. Les images décousues s'assemblèrent et elle su ce qu'il fallait faire.

Les dragons de son rêve avaient peur de deux choses : peur de la vue de sang et peur des bruits violents. Quand quelqu'un a peur, il s'enfuit en général en courant. Mon plan sera simple : Je mettrai le sang sur ma porte et je ferai tant de bruit que le fantôme du dragon sera effrayé et partira en courant..."

"Du sang ... je suis si pauvre que je n'ai pas même un poulet à tuer pour prendre son sang." Elle prit son couteau le plus pointu et se coupa au doigt, laissant gouttes à gouttes couler son sang sur un tissu jusqu'à ce que toutes les gouttes jointes ensemble recouvrent entièrement l'étoffe. Elle prit le tissu et l'accrocha à l'extérieur, sur sa porte.

Maintenant faire des bruits violents... Les pétards seraient le mieux mais je n'en ai pas. Je suis si pauvre que je ne pourrai pas en acheter et en plus, il n'y a aucun magasin ouvert aujourd'hui. Elle réfléchit et pensa aux bambous. Elle savait que lorsque des morceaux de bambou brûlent, ils se fendent dans un bruit épouvantable. Elle prit son couteau pointu elle s'en alla dans le froid afin de couper une douzaine de grands morceaux de bambou. Elle les plaça en pyramide devant sa porte juste au-dessous du tissu taché de sang. Ainsi disposés, ils brûleraient rapidement et éclateraient tous à la fois.

Quand devrais-je allumer le feu ? Juste à temps. Ni trop tôt, ni trop tard. Afin qu'il éclate dans le visage du fantôme de dragon. Elle alluma une petite torche et s'accroupit dans l'embrasure de la porte attendant l'aube et la venue du fantôme de dragon.

Elle a attendu et attendu. Il lui semblait tellement elle attendait que le soleil était gelé au-dessous de l'horizon et ne monterait pas aujourd'hui. Tout était calme, si calme que le seul bruit qu'elle entendait les coups de son cœur. Finalement la lune et des étoiles ont commencé à disparaître du ciel.

Faiblement, elle a entendu le hurlement du fantôme de dragon

"Était-il temps d'allumer le feu ? Non, le fantôme de dragon était trop loin."

Chacun dans le village était tapi dans son lit sous les édredons et les couvertures. Personne ne dormait sachant que la Veuve Teng attendait le fantôme de dragon. Seul son fils dormait du sommeil d'un ange.

On entendit un hurlement. Le fantôme de dragon devait être en bas au centre du village. Il était temps pour elle d'allumer. La Veuve Teng prit sa lanterne, l'inclina vers la pyramide de bambou et l'enflamma.

Elle entendait la terre qui tremblait sous le poids du fantôme du dragon qui marchait vers sa petite maison. Il descendait à présent sa ruelle, il s'approchait...

Arrivé devant chez elle, le fantôme de dragon s'est arrêté devant la maison et voyant le linge taché de sang, s'est mis à hurler si fort que tous ses os ont tremblé. Au même moment, le feu de bambou a éclaté. Le fantôme du dragon terrifié par la vue de sang humain et les bambous qui éclataient s'est enfui en courant à travers le village.

Et la Veuve Teng ? Elle s'est assise et de grosses larmes se sont mises à couler.

Les gens du village sont accourus. Les cloches se sont mises à sonner et de tous les côtés, les gongs célébraient ce grand jour tandis que les pétards faisaient éclater la joie !

Et depuis ce jour, chaque année, dans chacun des villages, on met le sang des papiers rouges autour de leurs portes et on allume des pétards bruyants à l'aube et depuis lors, le fantôme de dragon n'est jamais revenu.



16. Histoire du banquet de Hongmen

Dans l'histoire militaire de l'antiquité chinoise, il y a un grand nombre de fameuses batailles au cours desquelles, pour vaincre des effectifs supérieurs en nombre certains usèrent de sagesse pour combattre des adversaires vaillants, mais peu raisonnables.

C'est en 221 av. J.-C. que le grand empire des Qin, premier Etat unifié et féodal de l'histoire chinoise, voit le jour. En raison de l'exploitation cruelle des masses populaires par la classe dirigeante de cette première dynastie, les insurrections populaires n'ont cessé de se déclencher dans tout le pays. Parmi toutes ces troupes insurgées figurent deux armées relativement plus puissantes que les autres : l'une dirigée par le Général Xiang Yu provenant d'un lieu appelé « Chu » et l'autre conduite par Liu Bang, un officier de l'intérieur du royaume des Qin.

Connu de tous à l'époque, le Général Xiang Yu avait un caractère arrogant et arbitraire, mais faisant toujours preuve de vaillance durant les combats. En revanche, Liu Bang, rusé, possédait de riches expériences en matière de stratégie militaire et excellait dans l'art de prendre des mesures en fonction des circonstances. Au cours d'une guerre de résistance contre les forces du royaume Qin, Xiang Yu et Liu Bang unirent leurs armées, et leur puissance devint ainsi la plus forte. Ces deux personnes parvinrent à un accord : quiconque s'emparerait de la ville de Xianyang, la capitale du royaume Qin en serait le roi.

En 207 av. J.-C., le général Xiang Yu bat le gros de l'armée du royaume de Qin stationnée à Julu. Parallèlement, Liu Bang prend d'assaut la ville de Xianyang. Sur l'avis de son conseiller militaire, Liu Bang installe ses troupes près de la ville de Xianyang avant d'y entrer. Il envoie d'abord des hommes pour garder le trésor de l'Etat, puis reconforte les habitants. Ses soldats traitèrent en effet avec clémence ces derniers en observant strictement les disciplines militaires. La population soulagée souhaitait donc voir Liu Bang monter sur le trône. Mais ce dernier préférait attendre et ne pas se proclamer empereur tout de suite.

Le Général Xiang Yu en apprenant la nouvelle se mit dans une colère noire. Il n'hésita pas à conduire ses garnisons fortes de 400 000 personnes dans la région de Hongmen située près de la ville de Xianyang (ville de Tongdong de la province du Shaanxi d'aujourd'hui) avant de s'emparer de cette ville. Avant d'entrer dans la ville de Xianyang, le conseiller militaire de Xiang Yu l'avisa :

- « Le chef du camp rival, Liu Bang, était auparavant un homme recherchant seulement la fortune et la débauche. Mais depuis qu'il est entré dans la capitale, il a apparemment changé et ne s'intéresse plus ni à l'argent ni à la beauté des femmes. Il ressort de cela que Liu Bang a certainement préparé un grand complot pour devenir roi. Nous devons le tuer par mille moyens avant qu'il ne soit trop puissant.

Devant l'imminence de la bataille avec Xiang Yu, Zhang Liang, le conseiller militaire du camp de Liu Bang, estimant que l'armée dirigée par Liu Bang ne comptait que 100 000 personnes environ, avisa son chef qu'il était inutile de combattre de front. Zhang Liang pria un ami du nom de Xiang Bo, qui n'était en fait autre que l'oncle de Xiang Yu, d'intervenir auprès de ce dernier en sa faveur. Plus tard, accompagné de son conseiller militaire Zhang Liang et de son Général Fan Hui, Liu Bang se rendit à Hongmen pour expliquer à Xiang Yu son intention de garder la ville de Xianyang en attendant que ce dernier monte sur le trône. Xiang Yu confiant dans les paroles du rival offrit un banquet en son honneur. Au cours duquel, Fan Zen, un conseiller militaire du camp de Xiang Yu fit maintes fois signe de la main envers son chef, pour l'exhorter à tuer rapidement Liu Bang. Or, Xiang Yu faisait semblant de ne pas voir. Fan Zen fût obligé de demander à l'un de ses généraux, Xiang Zhuang, de jouer de l'épée sur place pour assassiner Liu Bang tant qu'il en était encore temps. Mais Xiang Bo, l'oncle de Xiang Yu n'hésita pas à dégainer son arme et à s'interposer devant Xiang Zhuang dans le but de protéger Liu Bang d'une mort certaine. Fan Zen ne put donc réaliser son complot. A ce moment critique, Zhang Liang, le conseiller militaire de Liu Bang sortit de la maison qui abritait le banquet pour demander au Général Fan Hui de sauver leur chef Liu Bang. Fan Hui, bouclier dans la main gauche et épée dans la main droite, entra en trombe dans la maison du banquet et blâma violemment le chef du camp adverse, Xiang Yu, en disant :

- « Après avoir pris la ville de Xianyang, notre chef Liu Bang ne s'est pas auto-proclamé roi, parce qu'il attend ton investiture. Tu ne veux pas récompenser ton frère qui a accompli de brillants exploits guerriers ? Au contraire, tu préfères croire les calomniateurs et l'assassiner ?

A l'écoute de ces propos, Xiang Yu fût rongé de regrets. Sous prétexte d'aller aux toilettes, accompagné de sa suite, Liu Bang retourna rapidement dans son camp. Vu que son chef, Xiang Yu, laissa Liu Bang s'enfuir, son conseiller militaire Fan Zen fût très vexé et dit :

- « Xiang Yu ne pourra jamais rien accomplir de grand. Dans un proche avenir, c'est certainement Liu bang qui s'emparera du monde. »

Il s'agit de l'évènement du « Banquet de Hongmen », resté célèbre dans l'histoire de Chine. A l'époque, surestimant ses forces et sousestimant celles du rival, Xiang Yu laissa Liu Bang s'enfuir. Plus tard, Xiang Yu se proclama « Empereur du royaume des Chu de l'Ouest », et nomma Liu Bang comme vassal dans une région reculée s'appelant « Han ». Etant donné que certains de ses vassaux avaient tendance à ne plus lui obéir, Xiang Yu devait souvent partir en guerre pour les resoumettre. Profitant d'une bonne opportunité, Liu Bang réussit un jour à reprendre la ville de Xianyang. Xiang Yu et Liu Bang s'affrontèrent donc dans une guerre qui dura 4 ans, entre les Chu et les Han. Au début la forte puissance militaire de Xiang Yu permit à celui-ci de gagner du terrain sur son adversaire, mais vu qu'il était très despotique et que ses soldats mettaient tout à feu et à sang, son armée perdit progressivement sa popularité et passa finalement de la puissance à la faiblesse. En revanche, Liu Bang veilla à gagner en popularité de sorte que ses forces finirent par vaincre celles dirigées par le roi, Xiang Yu



In Nouvelles Orientales : *Comment Wang-fô fut sauvé.*

Yourcenar (Marguerite DE CRAYENCOUR, dite Marguerite)

Romancière et essayiste française (Bruxelles 1903 ~ île des Monts-Déserts, Maine 1987).

Nourrie d'une culture humaniste qui explique son amour de la Grèce (elle a présenté une anthologie des poètes de l'Antiquité grecque avec *La Couronne et la Lyre*, en 1979, traduit Pindare, mais aussi bien les *Poèmes de Constantin Cavafy* dont elle a donné une *Présentation critique* en 1958), M. Yourcenar a voyagé en Suisse, en Italie, avant de séjourner aux États-Unis, où elle se fixa en 1949. On lui doit la traduction de negro-spirituels, recueillis dans *Fleuve profond, sombre rivière* (1964), puis dans *Blues et Gospels* (1984).

Traductrice de Virginia Woolf (*Les Vagues*, 1937) et de Henry James (*Ce que Maisie savait*, 1947), auteur d'essais (*Les Songes et les Sorts*, 1938; *Sous bénéfice d'inventaire*, 1962), de poèmes en prose et en vers (*Feux*, 1936; *Les Charités d'Alcippe*, 1956 et 1974), de mémoires (*Souvenirs pieux*, 1974; *Archives du Nord*, 1977; *Quoi ? l'éternité*, posth. 1988), Marguerite Yourcenar est surtout connue pour son œuvre romanesque. Après un texte très gidien, *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), elle a donné *Le Coup de grâce* (1939) où se retrouvent la même pureté du récit, la même densité de style.

Avouant son goût pour « les exposés scientifiques clairs et précis » et sa prédilection pour l'histoire qui lui permet de « ressentir comme siennes les expériences et les émotions de ses ancêtres », M. Yourcenar a abordé avec *Mémoires d'Hadrien* (1951) le récit « à arrière-plan historique » : « un pied dans l'érudition, l'autre dans... cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un », elle livre par le biais des mémoires imaginaires de l'empereur (acceptant sereinement les charges et la mort) une réflexion lucide sur la fin des civilisations; autre personnage complexe et attachant, le héros imaginaire de *L'Œuvre au noir* (1968), au sein d'un XVI^e s. où apparaît un nouvel humanisme, se veut ardemment en quête non plus de la sagesse, mais de la vérité sur le mystère de la vie. « Reconstitutions », à travers une conscience, de cultures en train de s'achever ou de se métamorphoser, ces récits traditionnels, fermes et élégants, ont une résonance très actuelle.

La même recherche d'un perfectionnement intérieur qui serait fait à la fois de détachement à l'égard de toutes les catégories et d'attention envers l'univers entier s'exprime dans *Les Yeux ouverts* (entretiens, 1980) et les essais qui composent *Le Temps, ce grand sculpteur* (1983). [Première femme élue à l'Académie française 1980]

© Dictionnaires Le Robert

Comment Wang Fô fut sauvé

Le vieux peintre Wang-Fô et son disciple Ling erraient le long des routes du royaume de Han. Ils avançaient lentement, car Wang-Fô s'arrêtait la nuit pour contempler les astres, le jour pour regarder les libellules. Ils étaient peu chargés, car Wang-Fô aimait l'image des choses, et non les choses elles-mêmes, et nul objet au monde ne lui semblait digne d'être acquis, sauf des pinces, des pots de laque et d'encre de Chine, des rouleaux de soie et de papier de riz. Ils étaient pauvres, car Wang-Fô troquait ses peintures contre une ration de bouillie de millet et dédaignait les pièces d'argent. Son disciple Ling, pliant sous le poids d'un sac plein d'esquisses, courbait respectueusement le dos comme s'il portait la voûte céleste, car ce sac, aux yeux de Ling, était rempli de montagnes sous la neige, de fleuves au printemps, et du visage de la lune d'été.

Ling n'était pas né pour courir les routes au côté d'un vieil homme qui s'emparait de l'aurore et captait le crépuscule. Son père était changeur d'or ; sa mère était l'unique enfant d'un marchand de jade qui lui avait légué ses biens en la maudissant parce qu'elle n'était pas un fils. Ling avait grandi dans une maison d'où la richesse éliminait les hasards. Cette existence soigneusement calfeutrée l'avait rendu timide : il craignait les

insectes, le tonnerre et le visage des morts. Quand il eut quinze ans, son père lui choisit une épouse et la prit très belle, car l'idée du bonheur qu'il procurait à son fils le consolait d'avoir atteint l'âge où la nuit sert à dormir. L'épouse de Ling était frêle comme un roseau, enfantine comme du lait, douce comme la salive, salée comme les larmes. Après les noces, les parents de Ling poussèrent la discrétion jusqu'à mourir, et leur fils resta seul dans sa maison peinte de cinabre, en compagnie de sa jeune femme, qui souriait sans cesse, et d'un prunier qui chaque printemps donnait des fleurs roses. Ling aima cette femme au cour limpide comme on aime un miroir qui ne se ternirait pas, un talisman qui protégerait toujours. Il fréquentait les maisons de thé pour obéir à la mode et favorisait modérément les acrobates et les danseuses.

Une nuit, dans une taverne, il eut Wang-Fô pour compagnon de table. Le vieil homme avait bu pour se mettre en état de mieux peindre un ivrogne ; sa tête penchait de côté, comme s'il s'efforçait de mesurer la distance qui séparait sa main de sa tasse. L'alcool de riz déliait la langue de cet artisan taciturne, et Wang ce soir-là parlait comme si le silence était un mur, et les mots des couleurs destinées à le couvrir. Grâce à lui, Ling connut la beauté des faces de buveurs estompées par la fumée des boissons chaudes, la splendeur brune des viandes inégalement léchées par les coups de langue du feu, et l'exquise roseur des taches de vin parsemant les nappes comme des pétales fanés. Un coup de vent creva la fenêtre ; l'averse entra dans la chambre. Wang-Fô se pencha pour faire admirer à Ling la zébrure livide de l'éclair, et Ling, émerveillé, cessa d'avoir peur de l'orage.

Ling paya l'écot du vieux peintre : comme Wang-Fô était sans argent et sans hôte, il lui offrit humblement un gîte. Ils firent route ensemble ; Ling tenait une lanterne ; sa lueur projetait dans les flaques des feux inattendus. Ce soir-là, Ling apprit avec surprise que les murs de sa maison n'étaient pas rouges, comme il l'avait cru, mais qu'ils avaient la couleur d'une orange prête à pourrir. Dans la cour, Wang-Fô remarqua la forme délicate d'un arbuste, auquel personne n'avait prêté attention jusque-là, et le compara à une jeune femme qui laisse sécher ses cheveux. Dans le couloir, il suivit avec ravissement la marche hésitante d'une fourmi le long des crevasses de la muraille, et l'horreur de Ling pour ces bestioles s'évanouit. Alors, comprenant que Wang-Fô venait de lui faire cadeau d'une âme et d'une perception neuves, Ling coucha respectueusement le vieillard dans la chambre où ses père et mère étaient morts.

Depuis des années, Wang-Fô rêvait de faire le portrait d'une princesse d'autrefois jouant du luth sous un saule. Aucune femme n'était assez irréaliste pour lui servir de modèle, mais Ling pouvait le faire, puisqu'il n'était pas une femme. Puis Wang-Fô parla de peindre un jeune prince tirant de l'arc au pied d'un grand cèdre. Aucun jeune homme du temps présent n'était assez irréel pour lui servir de modèle, mais Ling fit poser sa propre femme sous le prunier du jardin. Ensuite, Wang-Fô la peignit en costume de fée parmi les nuages du couchant, et la jeune femme pleura, car c'était un présage de mort. Depuis que Ling lui préférait les portraits que Wang-Fô faisait d'elle, son visage se flétrissait, comme la fleur en butte au vent chaud ou aux pluies d'été. Un matin, on la trouva pendue aux branches du prunier rose : les bouts de l'écharpe qui l'étranglait flottaient mêlés à sa chevelure ; elle paraissait plus mince encore que d'habitude, et pure comme les belles célébrées par les poètes des temps révolus. Wang-Fô la peignit une dernière fois, car il aimait cette teinte verte dont se recouvre la figure des morts. Son disciple Ling broyait les couleurs, et cette besogne exigeait tant d'application qu'il oubliait de verser des larmes.

Ling vendit successivement ses esclaves, ses jades et les poissons de sa fontaine pour procurer au maître des pots d'encre pourpre qui venaient d'Occident. Quand la maison fut vide, ils la quittèrent, et Ling ferma derrière lui la porte de son passé. Wang-Fô était las d'une ville où les visages n'avaient plus à lui apprendre aucun secret de laideur ou de beauté, et le maître et le disciple vagabondèrent ensemble sur les routes du royaume de Han.

Leur réputation les précédait dans les villages, au seuil des châteaux forts et sous le porche des temples où les pèlerins inquiets se réfugient au crépuscule. On disait que Wang-Fô avait le pouvoir de donner la vie à ses peintures par une dernière touche de couleur qu'il ajoutait à leurs yeux. Les fermiers venaient le supplier de leur peindre un chien de garde, et les seigneurs voulaient de lui des images de soldats. Les prêtres honoraient Wang-Fô comme un sage ; le peuple le craignait comme un sorcier. Wang se réjouissait de ces différences d'opinions qui lui permettaient d'étudier autour de lui des expressions de gratitude, de peur, ou de vénération.

Ling mendiait la nourriture, veillait sur le sommeil du maître et profitait de ses extases pour lui masser les pieds. Au point du jour, quand le vieux dormait encore, il partait à la chasse de paysages timides dissimulés

derrière des bouquets de roseaux. Le soir, quand le maître, découragé, jetait ses pinceaux sur le sol, il les ramassait. Lorsque Wang était triste et parlait de son grand âge, Ling lui montrait en souriant le tronc solide d'un vieux chêne ; lorsque Wang était gai et débitait des plaisanteries, Ling faisait humblement semblant de l'écouter.

Un jour, au soleil couchant, ils atteignirent les faubourgs de la ville impériale, et Ling chercha pour Wang-Fô une auberge où passer la nuit. Le vieux s'enveloppa dans des loques, et Ling se coucha contre lui pour le réchauffer, car le printemps venait à peine de naître, et le sol de terre battue était encore gelé. A l'aube, des pas lourds retentirent dans les corridors de l'auberge ; on entendit les chuchotements effrayés de l'hôte, et des commandements criés en langue barbare. Ling frémit, se souvenant qu'il avait volé la veille un gâteau de riz pour le repas du maître. Ne doutant pas qu'on ne vînt l'arrêter, il se demanda qui aiderait demain Wang-Fô à passer le gué du prochain fleuve.

Les soldats entrèrent avec des lanternes. La flamme filtrant à travers le papier bariolé jetait des lueurs rouges ou bleues sur leurs casques de cuir. La corde d'un arc vibrait sur leur épaule, et les plus féroces poussaient tout à coup des rugissements sans raison. Ils posèrent lourdement la main sur la nuque de Wang-Fô, qui ne put s'empêcher de remarquer que leurs manches n'étaient pas assorties à la couleur de leur manteau.

Soutenu par son disciple, Wang-Fô suivit les soldats en trébuchant le long des routes inégales. Les passants attroupés se gaussaient de ces deux criminels qu'on menait sans doute décapiter. A toutes les questions de Wang, les soldats répondaient par une grimace sauvage. Ses mains ligotées souffraient, et Ling désespéré regardait son maître en souriant, ce qui était pour lui une façon plus tendre de pleurer.

Ils arrivèrent sur le seuil du palais impérial, dont les murs violets se dressaient en plein jour comme un pan de crépuscule. Les soldats firent franchir à Wang-Fô d'innombrables salles carrées ou circulaires dont la forme symbolisait les saisons, les points cardinaux, le mâle et la femelle, la longévité, les prérogatives du pouvoir. Les portes tournaient sur elles-mêmes en émettant une note de musique, et leur agencement était tel qu'on parcourait toute la gamme en traversant le palais de l'Est au Couchant. Tout se concertait pour donner l'idée d'une puissance et d'une subtilité surhumaines, et l'on sentait que les moindres ordres prononcés ici devaient être définitifs et terribles comme la sagesse des ancêtres. Enfin, l'air se raréfia ; le silence devint si profond qu'un supplicié même n'eût pas osé crier. Un eunuque souleva une tenture ; les soldats tremblèrent comme des femmes, et la petite troupe entra dans la salle où trônait le Fils du Ciel.

C'était une salle dépourvue de murs, soutenue par d'épaisses colonnes de pierre bleue. Un jardin s'épanouissait de l'autre côté des fûts de marbre, et chaque fleur contenue dans ses bosquets appartenait à une espèce rare apportée d'au-delà les océans. Mais aucune n'avait de parfum, de peur que la méditation du Dragon Céleste ne fût troublée par les bonnes odeurs. Par respect pour le silence où baignaient ses pensées, aucun oiseau n'avait été admis à l'intérieur de l'enceinte, et on en avait même chassé les abeilles. Un mur énorme séparait le jardin du reste du monde, afin que le vent, qui passe sur les chiens crevés et les cadavres des champs de bataille, ne pût se permettre de frôler la manche de l'Empereur.

Le Maître Céleste était assis sur un trône de jade, et ses mains étaient ridées comme celles d'un vieillard, bien qu'il eût à peine vingt ans. Sa robe était bleue pour figurer l'hiver, et verte pour rappeler le printemps. Son visage était beau, mais impassible comme un miroir placé trop haut qui ne refléterait que les astres et l'implacable ciel. Il avait à sa droite son Ministre des Plaisirs Parfaits, et à sa gauche son Conseiller des Justes Tourments. Comme ses courtisans, rangés au pied des colonnes, tendaient l'oreille pour recueillir le moindre mot sorti de ses lèvres, il avait pris l'habitude de parler toujours à voix basse.

- Dragon Céleste, dit Wang-Fô prosterné, je suis vieux, je suis pauvre, je suis faible. Tu es comme l'été ; je suis comme l'hiver. Tu as Dix Mille Vies ; je n'en ai qu'une, et qui va finir. Que t'ai-je fait ? On a lié mes mains, qui ne t'ont jamais nui.

- Tu me demandes ce que tu m'as fait, vieux Wang-Fô ? dit l'Empereur.

Sa voix était si mélodieuse qu'elle donnait envie de pleurer. Il leva sa main droite, que les reflets du pavement de jade faisaient paraître glauque comme une plante sous-marine, et Wang-Fô, émerveillé par la

longueur de ces doigts minces, chercha dans ses souvenirs s'il n'avait pas fait de l'Empereur, ou de ses ascendants, un portrait médiocre qui mériterait la mort. Mais c'était peu probable, car Wang-Fô jusqu'ici avait peu fréquenté la cour des empereurs, lui préférant les huttes des fermiers, ou, dans les villes, les faubourgs des courtisanes et les tavernes le long des quais où se querellent les portefaix.

- Tu me demandes ce que tu m'as fait, vieux Wang-Fô ? reprit l'Empereur en penchant son cou grêle vers le vieil homme qui l'écoutait. Je vais te le dire. Mais, comme le venin d'autrui ne peut se glisser en nous que par nos neuf ouvertures, pour te mettre en présence de tes torts, je dois te promener le long des corridors de ma mémoire, et te raconter toute ma vie. Mon père avait rassemblé une collection de tes peintures dans la chambre la plus secrète du palais, car il était d'avis que les personnalités des tableaux doivent être soustraits à la vue des profanes, en présence de qui ils ne peuvent baisser les yeux. C'est dans ces salles que j'ai été élevé, vieux Wang-Fô, car on avait organisé autour de moi la solitude pour me permettre d'y grandir. Pour éviter à ma candeur l'éclaboussure des âmes humaines, on avait éloigné de moi le flot agité de mes sujets futurs, et il n'était permis à personne de passer devant mon seuil, de peur que l'ombre de cet homme ou de cette femme ne s'étendît jusqu'à moi. Les quelques vieux serviteurs qu'on m'avait octroyés se montraient le moins possible ; les heures tournaient en cercle ; les couleurs de tes peintures s'avivaient avec l'aube et pâlissaient avec le crépuscule. La nuit, quand je ne parvenais pas à dormir, je les regardais, et, pendant près de dix ans, je les ai regardées toutes les nuits. Le jour, assis sur un tapis dont je savais par cœur le dessin, reposant mes paumes vides sur mes genoux de soie jaune, je rêvais aux joies que me procurerait l'avenir. Je me représentais le monde, le pays de Han au milieu, pareil à la plaine monotone et creuse de la main que sillonnent les lignes fatales des Cinq Fleuves. Tout autour, la mer où naissent les monstres, et, plus loin encore, les montagnes qui supportent le ciel. Et, pour m'aider à me représenter toutes ces choses, je me servais de tes peintures. Tu m'as fait croire que la mer ressemblait à la vaste nappe d'eau étalée sur tes toiles, si bleue qu'une pierre en y tombant ne peut que se changer en saphir, que les femmes s'ouvraient et se refermaient comme des fleurs, pareilles aux créatures qui s'avancent, poussées par le vent, dans les allées de tes jardins, et que les jeunes guerriers à la taille mince qui veillent dans les forteresses des frontières étaient eux-mêmes des flèches qui pouvaient vous transpercer le cœur. A seize ans, j'ai vu se rouvrir les portes qui me séparaient du monde : je suis monté sur la terrasse du palais pour regarder les nuages, mais ils étaient moins beaux que ceux de tes crépuscules. J'ai commandé ma litière : secoué sur des routes dont je ne prévoyais ni la boue ni les pierres, j'ai parcouru les provinces de l'Empire sans trouver tes jardins pleins de femmes semblables à des lucioles, tes femmes dont le corps est lui-même un jardin. Les cailloux des rivages m'ont dégoûté des océans ; le sang des suppliciés est moins rouge que la grenade figurée sur tes toiles ; la vermine des villages m'empêche de voir la beauté des rizières ; la chair des femmes vivantes me répugne comme la viande morte qui pend aux crocs des bouchers, et le rire épais de mes soldats me soulève le cœur. Tu m'as menti, Wang-Fô, vieil imposteur : le monde n'est qu'un amas de taches confuses, jetées sur le vide par un peintre insensé, sans cesse effacées par nos larmes. Le royaume de Han n'est pas le plus beau des royaumes, et je ne suis pas l'Empereur. Le seul empire sur lequel il vaille la peine de régner est celui où tu pénètres, vieux Wang, par le chemin des Mille Courbes et des Dix Mille Couleurs. Toi seul règnes en paix sur des montagnes couvertes d'une neige qui ne peut fondre, et sur des champs de narcisses qui ne peuvent pas mourir. Et c'est pourquoi, Wang-Fô, j'ai cherché quel supplice te serait réservé, à toi dont les sortilèges m'ont dégoûté de ce que je possède, et donné le désir de ce que je ne posséderai pas. Et pour t'enfermer dans le seul cachot dont tu ne puisses sortir, j'ai décidé qu'on te brûlerait les yeux, puisque tes yeux, Wang-Fô, sont les deux portes magiques qui t'ouvrent ton royaume. Et puisque tes mains sont les deux routes aux dix embranchements qui te mènent au cœur de ton empire, j'ai décidé qu'on te couperait les mains. M'as-tu compris, vieux Wang-Fô ?

En entendant cette sentence, le disciple Ling arracha de sa ceinture un couteau ébréché et se précipita sur l'Empereur. Deux gardes le saisirent. Le Fils du Ciel sourit et ajouta dans un soupir

- Et je te hais aussi, vieux Wang-Fô, parce que tu as su te faire aimer. Tue ce chien.

Ling fit un bond en avant pour éviter que son sang ne vînt tacher la robe du maître. Un des soldats leva son sabre, et la tête de Ling se détacha de sa nuque, pareille à une fleur coupée. Les serviteurs emportèrent ses restes, et Wang-Fô, désespéré, admira la belle tache écarlate que le sang de son disciple faisait sur le pavement de pierre verte.

L'Empereur fit un signe, et deux eunuques essuyèrent les yeux de Wang-Fô.

- Écoute, vieux Wang-Fô, dit l'Empereur, et sèche tes larmes, car ce n'est pas le moment de pleurer. Tes yeux doivent rester clairs, afin que le peu de lumière qui leur reste ne soit pas brouillée par tes pleurs. Car ce n'est pas seulement par rancune que je souhaite ta mort ; ce n'est pas seulement par cruauté que je veux te voir souffrir. J'ai d'autres projets, vieux Wang-Fô. Je possède dans ma collection de tes oeuvres une peinture admirable où les montagnes, l'estuaire des fleuves et la mer se reflètent, infiniment rapetissés sans doute, mais avec une évidence qui surpasse celle des objets eux-mêmes, comme les figures qui se mirent sur les parois d'une sphère. Mais cette peinture est inachevée, Wang-Fô, et ton chefd'oeuvre est à l'état d'ébauche. Sans doute, au moment où tu peignais, assis dans une vallée solitaire, tu remarquas un oiseau qui passait, ou un enfant qui poursuivait cet oiseau. Et le bec de l'oiseau ou les joues de l'enfant t'ont fait oublier les paupières bleues des flots. Tu n'as pas terminé les franges du manteau de la mer, ni les cheveux d'algues des rochers. Wang-Fô, je veux que tu consacres les heures de lumière qui te restent à finir cette peinture, qui contiendra ainsi les derniers secrets accumulés au cours de ta longue vie. Nul doute que tes mains, si près de tomber, ne tremblent sur l'étoffe de soie, et l'infini pénétrera dans ton ouvre par ces hachures du malheur. Et nul doute que tes yeux, si près d'être anéantis, ne découvriront des rapports à la limite des sens humains. Tel est mon projet, vieux Wang-Fô, et je puis te forcer à l'accomplir. Si tu refuses, avant de t'aveugler, je ferai brûler toutes tes oeuvres, et tu seras alors pareil à un père dont on a massacré les fils et détruit les espérances de postérité. Mais crois plutôt, si tu veux, que ce dernier commandement n'est qu'un effet de ma bonté, car je sais que la toile est la seule maîtresse que tu aies jamais caressée. Et t'offrir des pinceaux, des couleurs et de l'encre pour occuper tes dernières heures, c'est faire l'aumône d'une fille de joie à un homme qu'on va mettre à mort.

Sur un signe du petit doigt de l'Empereur, deux eunuques apportèrent respectueusement la peinture inachevée où Wang-Fô avait tracé l'image de la mer et du ciel. Wang-Fô sécha ses larmes et sourit, car cette petite esquisse lui rappelait sa jeunesse. Tout y attestait une fraîcheur d'âme à laquelle Wang-Fô ne pouvait plus prétendre, mais il y manquait cependant quelque chose, car à l'époque où Wang l'avait peinte, il n'avait pas encore assez contemplé de montagnes, ni de rochers baignant dans la mer leurs flancs nus, et ne s'était pas assez pénétré de la tristesse du crépuscule. Wang-Fô choisit un des pinceaux que lui présentait un esclave et se mit à étendre sur la mer inachevée de larges coulées bleues. Un eunuque accroupi à ses pieds broyait les couleurs ; il s'acquittait assez mal de cette besogne, et plus que jamais Wang-Fô regretta son disciple Ling.

Wang commença par teinter de rose le bout de l'aile d'un nuage posé sur une montagne. Puis il ajouta à la surface de la mer de petites rides qui ne faisaient que rendre plus profond le sentiment de sa sérénité. Le pavement de jade devenait singulièrement humide, mais Wang-Fô, absorbé dans sa peinture, ne s'apercevait pas qu'il travaillait assis dans l'eau.

Le frêle canot grossi sous les coups de pinceau du peintre occupait maintenant tout le premier plan du rouleau de soie. Le bruit cadencé des rames s'éleva soudain dans la distance, rapide et vif comme un battement d'aile. Le bruit se rapprocha, emplit doucement toute la salle, puis cessa, et des gouttes tremblaient, immobiles, suspendues aux avirons du batelier. Depuis longtemps, le fer rouge destiné aux yeux de Wang s'était éteint sur le brasier du bourreau. Dans l'eau jusqu'aux épaules, les courtisans, immobilisés par l'étiquette, se soulevaient sur la pointe des pieds. L'eau atteignit enfin au niveau du ccxur impérial. Le silence était si profond qu'on eût entendu tomber des larmes.

C'était bien Ling. Il avait sa vieille robe de tous les jours, et sa manche droite portait encore les traces d'un accroc qu'il n'avait pas eu le temps de réparer, le matin, avant l'arrivée des soldats. Mais il avait autour du cou une étrange écharpe rouge.

Wang-Fô lui dit doucement en continuant à peindre :

- Je te croyais mort.

- Vous vivant, dit respectueusement Ling, comment aurais-je pu mourir ?

Et il aida le maître à monter en barque. Le plafond de jade se reflétait sur l'eau, de sorte que Ling paraissait naviguer à l'intérieur d'une grotte. Les tresses des courtisans submergés ondulaient à la surface comme des serpents, et la tête pâle de l'Empereur flottait comme un lotus.

- Regarde, mon disciple, dit mélancoliquement Wang-Fô. Ces malheureux vont périr, si ce n'est déjà fait. Je ne me doutais pas qu'il y avait assez d'eau dans la mer pour noyer un Empereur. Que faire ?

- Ne crains rien, Maître, murmura le disciple. Bientôt, ils se trouveront à sec et ne se souviendront même pas que leur manche ait jamais été mouillée. Seul, l'Empereur gardera au cœur un peu d'amertume marine. Ces gens ne sont pas faits pour se perdre à l'intérieur d'une peinture.

Et il ajouta:

-La mer est belle, le vent bon, les oiseaux marins font leur nid. Partons, mon Maître, pour le pays au-delà des flots.

-Partons, dit le vieux peintre.

Wang-Fô se saisit du gouvernail, et Ling se pencha sur les rames. La cadence des avirons emplit de nouveau toute la salle, ferme et régulière comme le bruit d'un cœur. Le niveau de l'eau diminuait insensiblement autour des grands rochers verticaux qui redevenaient des colonnes. Bientôt, quelques rares flaques brillèrent seules dans les dépressions du pavement de jade. Les robes des courtisans étaient sèches, mais l'Empereur gardait quelques flocons d'écume dans la frange de son manteau.

Le rouleau achevé par Wang-Fô restait posé sur la table basse. Une barque en occupait tout le premier plan. Elle s'éloignait peu à peu, laissant derrière elle un mince sillage qui se refermait sur la mer immobile. Déjà, on ne distinguait plus le visage des deux hommes assis dans le canot. Mais on apercevait encore l'écharpe rouge de Ling, et la barbe de Wang-Fô flottait au vent.

La pulsation des rames s'affaiblit, puis cessa, oblitérée par la distance. L'Empereur, penché en avant, la main sur les yeux, regardait s'éloigner la barque de Wang qui n'était déjà plus qu'une tache imperceptible dans la pâleur du crépuscule. Une buée d'or s'éleva et se déploya sur la mer. Enfin, la barque vira autour d'un rocher qui fermait l'entrée du large ; l'ombre d'une falaise tomba sur elle ; le sillage s'effaça de la surface déserte, et le peintre Wang-Fô et son disciple Ling disparurent à jamais sur cette mer de jade bleu que Wang-Fô venait d'inventer.

Marguerite YOURCENAR *de l'Académie française*





愛

Oasisfle



http://www.oasisfle.com/culture_oasisfle/civilisation_chinoise.htm